

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :
Un An, \$3.00 Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts . . . 5 cents la copie

4^{ÈME} ANNÉE, N° 193. — SAMEDI, 14 JANVIER 1888
BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES
BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :
La ligne, par insertion 10 cents
Insertions subséquentes 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



S. M. GUILLAUME III, ROI DE HOLLANDE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 14 JANVIER 1888

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Leduc. — La poste à Patou, par Benjamin Sulte. — Nos gravures. — Primes du mois de décembre. — Les étoiles, par Alphonse Daudet. — Poésie : Souvenirs et pleurs, par Godfroid E. Langlois. — Comment s'habiller. — Le temps qu'il fera en 1888. — Usages et coutumes. — Ausements. — Feuilleton : Pauline.

GRAVURES : S. M. Guillaume III, roi de Hollande. — L'université Laval de Montréal (projetée). — Gravure du feuilleton. — Les étoiles.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	25
3me "	-	-	-	15
4me "	-	-	-	10
5me "	-	-	-	5
6me "	-	-	-	4
7me "	-	-	-	3
8me "	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	86
94 Primes				\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LES CONCOURS DU MONDE ILLUSTRÉ

Nous avons reçu dix-huit manuscrits pour le concours du prix Rolland. La décision sera donnée dans une quinzaine de jours.

Voici la liste des concours pour les trois mois prochains :

Prix de l'hon. H. MERCIER, concours du mois de février. Sujet :

La femme Canadienne.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 février.

Prix de M. L. O. DAVID, M.P.P., concours du mois de mars. Sujet :

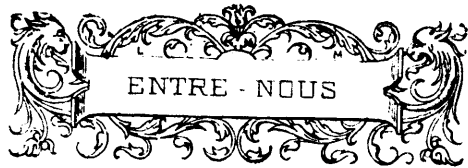
Biographie ou portrait de sir A. A. Dorion.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 mars.

Prix de M. O. M. AUÉ, avocat, concours du mois d'avril. Sujet :

Le chevalier d'Iberville.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 5 avril.



Il est reconnu que Montréal, le Montréal animé, flâneur, promeneur, causeur, artistique et légal, commence au Palais de Justice comprend les rues Notre-Dame et Saint-Jacques et se termine... à la rue McGill.

Il en est de même à Paris, où le vrai Paris des vrais Parisiens commence au boulevard Montmartre et ne va pas plus loin que la Madeleine.

C'est donc du Palais de Justice à la rue McGill que je flâne la plupart du temps, et je ne manque jamais alors de m'arrêter à la vitrine de Cadieux et Dérôme, Gerney et Hamelin, et Dawson, pour lire les titres des nouveaux livres parus à Paris et en Canada; devant les magasins de Simard et de Scott, pour examiner les gravures et tableaux exposés; à l'étalage de Dufresne et Mongenais afin

de voir les bonnes choses, produits gastronomiques de tous les pays; devant la colonne Nelson pour me rappeler que l'Angleterre d'aujourd'hui a une marine incroyablement inférieure à celle qu'elle possédait au commencement de ce siècle; etc, etc.

J'entre aussi très souvent au Palais de l'Injustice près de la rue des Mortifications, non loin de l'ancien hôtel de Souffrance, comme dit méchamment un de mes amis qui vient de perdre un procès, et je parcours au moins deux fois par semaine toutes les salles d'encaissement.

*** C'est en faisant cette tournée bi-hebdomadaire que je me suis trouvé l'autre jour chez Hicks, où l'on vendait une foule de bibelots japonais.

J'aime beaucoup le bibelot, de quelque pays qu'il vienne, mais celui de ces contrées étranges que l'on nomme Japon et Céleste Empire, me plaît surtout infiniment.

Et justement on vendait ce jour-là des vases, des porcelaines, des bonzes, des écrans, des petits meubles et des paravents japonais.

Il y avait foule d'acheteurs, ce qui prouve que je ne suis pas le seul à apprécier le mérite du travail de la race jaune.

Les merveilles artistiques des objets que l'on vendait me frappa une fois de plus, et je me demandais comment on pouvait vendre à aussi bon marché des bronzes très bien ciselés qui avaient dû exiger une main-d'œuvre considérable.

—Vous admirez ces jolies choses, me dit un gentleman que j'avais déjà rencontré plusieurs fois, et vous avez bien raison, ces Japonais sont des artistes étonnants.

—C'est vrai, lui dis-je, mais je ne puis me rendre compte du bas prix auquel elles sont adjugées, car tout cela est admirablement travaillé.

—Vous les jugez au point de vue soi-disant civilisé, et c'est ce qui prouve que notre civilisation est bien mauvaise, car il est impossible à l'Europe et à l'Amérique de faire aussi bien à ce prix.

—Je ne vois pas bien ce que la civilisation blanche a à faire dans cette question d'art jaune.

—La race jaune, comme vous dites, est éminemment artistique parce que l'égalité sociale ne l'a pas encore entamée. Pour faire de l'art, il faut être pauvre et ne pas trop être libre, car c'est le pauvre qui travaille et si, comme vous le voyez, nous pouvons obtenir ces objets que nous achetons au quart du prix que nous les payerions en Europe, c'est que le Japonais et le Chinois se contentent de quelques sous par jour, tandis que le blanc exige un gros salaire pour le moins de travail possible. Plus un peuple est libre et riche, plus il produit de camelote.

—Mais c'est une théorie monstrueuse que vous émettez là, c'est la négation de tous les principes de liberté, c'est l'asservissement du peuple que vous demandez, vous êtes un bâton dans les roues du progrès. L'art a au contraire besoin de liberté et vous ne me convaincrez jamais que, pour être artiste il faille se contenter d'une poignée de riz par jour et fumer de l'opium.

Mon interlocuteur continua longuement sa théorie et n'entama aucunement mes convictions contraires aux siennes, et si je vous parle de cette conversation, c'est pour vous prouver combien un honnête homme, ayant les meilleures intentions du monde, peut commettre les plus étranges hérésies.

*** Error est, du reste, le lot d'une grande partie, sinon de la totalité de l'humanité.

Un journal des Etats-Unis publie, par exemple, l'entre-filet suivant :

LE MONDE ILLUSTRÉ annonce dans son dernier numéro, qu'un concours est ouvert aux écrivains canadiens, sur le sujet suivant :

Influence pernicieuse de l'usage du tabac sur l'avenir des races.

Notre confrère n'a pas pas été heureux dans le choix de son sujet, s'il veut que tous les écrivains canadiens prennent part au concours; car pour traiter de "l'influence du tabac sur l'avenir des races," il faut nécessairement avoir des connaissances plus ou moins étendues en fait de médecine et de physiologie, deux sciences qui ne sont généralement approfondies que par ceux qui se destinent à la profession médicale.

Il y a dans ces lignes deux grandes erreurs. D'abord, ce n'est pas nous qui avons choisi le

sujet, c'est le donateur du prix, et il faut reconnaître que c'était bien son droit.

Ensuite, le sujet n'est pas si malheureux que ça, puisque nous avons reçu une foule de manuscrits, ce qui est un succès incontestable. Et puis, qui donc a jamais dit que tous les écrivains canadiens devraient forcément concourir?

Là n'est pas la question, mais tous les écrivains trouveront, je l'espère, un sujet qui leur conviendra, au fur et à mesure que les concours se succéderont.

"Contenter tout le monde et son père" est chose bien difficile, et pour preuve, je n'en veux citer qu'une réflexion qui m'a été faite.

Vous savez que le sujet du concours du prix Mercier est : *La femme Canadienne*, sujet charmant et facile à traiter, et je crois qu'il n'est point besoin d'être médecin pour cela; cependant, ce titre d'article n'a pas plu à tout le monde, car on est venu me dire que c'était bon tout au plus pour répondre à la santé des dames.

Cette réponse renferme une insanité de premier ordre.

Notre éminent artiste, M. N. Bourassa, qui est aussi un excellent écrivain, a écrit de charmantes pages sur nos *grandes mères*, et chacun de nous les a lues avec le plus grand plaisir.

Nos *grandes mères* étaient des canadiennes, de bonnes et braves canadiennes, et l'exemple de M. Bourassa prouve que pas un sujet n'est peut-être aussi bien choisi et aussi national.

L'observation du citoyen en question n'a donc aucune raison d'être.

*** C'est avec douleur que vous avez appris comme moi la perte irréparable que nous venons de faire, dans l'incendie de la chapelle du Séminaire de Québec.

Quinze tableaux, dont plusieurs originaux de grands maîtres, ont été détruits.

Une lettre de M. A. Plamondon, le peintre de talent, explique ainsi comment ces toiles remarquables sont venues en Canada :

Voici ce que M. l'abbé Desjardins me dit en 1826, quand je lui remis les lettres de son frère, alors aumônier de l'Hôtel-Dieu, à Québec : "Toutes nos églises de France avaient été pillées, du temps de Robespierre, en 1793, des milliers de fripons. Des spéculateurs avaient fait collection d'un nombre infini de tableaux volés. Un de ces hommes fit banqueroute; sa collection fut vendue par autorité de justice. Je me rendis à l'encaissement, les tableaux étaient en piles dans une cour de Paris; c'était une montagne de tableaux. Cette montagne me fut adjugée en bloc pour presque rien, comparativement à sa valeur réelle.

"Quelques jours plus tard, le cardinal Fesch, archevêque de Lyon, grand connaisseur, m'ordonna de faire transporter chez lui ma collection. Il en acheta quelques-uns et me remit le reste; c'est ce que vous avez reçu en Canada. Ils furent acquis par le Séminaire, la cathédrale de Québec, l'église de Saint-Michel de Bellechasse, de Saint-Antoine de Lotbinière et quelques autres églises du Canada, ceci s'est passé de 1815 à 1820.

"C'est la vue de ces tableaux-là qui m'a décidé d'aller étudier la peinture à Paris, en 1826."

C'est dans l'*Album du Touriste* de J. M. LeMoine que je puise ces renseignements.

*** Nous recevons la lettre suivante :

M. LE DIRECTEUR,

Le *Journal du Dimanche*, — d'heureuse mémoire, — a dû tressaillir jusque dans ses mânes, quand, l'autre jour, une colonne de votre journal ressuscita un de ces articles.

Pour ma part, j'ai été extrêmement surpris de me relire, Monsieur Charles, en s'appropriant ma prose, ne se rappelle plus que j'ai survécu à la revue littéraire où il puise, si subitement qu'elle soit disparue; en même temps, il oublie de me donner crédit, par l'italique au moins, des lignes qu'il me prend.

Or, chacun tient à son bien dans notre siècle d'égoïsme; si modeste que soit ma prose, elle est mienne; je la réclame, en partie, dans *l'Ange qui n'est plus*, servi aux lecteurs du *MONDE ILLUSTRÉ* dans le numéro du 31 décembre dernier.

Libre à Charles de tenir la plume si besoin lui en est; mais qu'il se garde bien d'aller marauder sans scrupules sur le terrain du voisin; il pourrait s'en faire donner rudement sur les doigts.

Vous remerciant, M. le Directeur, pour l'insertion de ces quelques lignes.

Je vous salue,

HERMANCÉ.

Notre charmante collaboratrice, Mlle Hermance, a parfaitement raison de protester contre le vol qui a été commis à son préjudice, car ce genre de piraterie littéraire n'est que trop pratiqué chez nous.

Beaucoup de gens ignorent que s'appropriant l'écrit d'un autre, est chose tout aussi laide que voler une montre dans la poche de son voisin, et il

est cependant nécessaire que cela leur entre dans la tête.

J'ignore le véritable nom de M. Charles, puisqu'il ne donne que son prénom, mais il peut prendre bonne note que ses plagiat ne seront plus reçus à l'avenir par le MONDE ILLUSTRÉ.

* * * Le mot de la fin m'arrive de Rome, et c'est le jardinier du Pape qui me le donne dans un journal de Paris.

Un type, ce jardinier, à ce qu'il paraît.

Dès qu'il voit arriver Léon XIII, il court à sa rencontre pour lui présenter un bouquet, que le Pape tient à la main pendant tout le temps de la promenade. Mais comme le successeur de Pie IX adore les fleurs, il lui arrive assez souvent d'en cueillir pour les ajouter à son bouquet.

Alors *Padrone Cesare* (c'est le nom du jardinier), s'écrie avec désespoir :

— Mon Dieu ! il m'abîme tout mon jardin !

Leon Cesare

LA POSTE À PATAUD

Le *Paris-Canada* du 15 décembre publie les lignes suivantes :

Une petite note que nous adresse notre ami, M. Pierre Margry :

« Voici pour votre journal, *Paris-Canada*, un souvenir qui nous permettra, dans un moment où l'armée s'applique à tirer parti des chiens pour divers usages, de montrer l'emploi qu'on en faisait en Canada à la fin du XVII^e siècle.

« Il y avait, de 1688 à 1704, un chien établi pour courrier de Chambly à la Prairie de la Madeleine. Ce chien avait obtenu une ration et était incorporé sur le rôle des soldats sous le nom de "Monsieur de Niagara." Il était fils d'un autre qui s'appelait "Vingt-Sols" et avait servi de sentinelle à Niagara au temps de M. De Bergères. »

C'est une nouveauté que nous connaissons depuis cinquante ans et qui a été imprimée plus d'une fois.

La Société Historique de Québec a publié un *Mémoire de ce qui s'est passé... années 1684-1713*, sans nom d'auteur. Le seul récit connu au sujet du chien postillon se trouve dans ce mémoire.

En étudiant le texte, j'ai acquis la conviction que l'auteur est Gédéon de Catalogne, officier dans les troupes, qui servait en Canada durant les années 1684-1713 à peu près.

Catalogne note, d'année en année, ce qu'il a vu ou qu'il a entendu raconter dans la colonie. Parvenu à 1704, il place tout à coup le passage que voici :

« 1688.—Monsieur de Bergères ramena un jeune chien de Niagara, fils d'un autre qui s'appelait Vingt-Sols, qui, sûrement, avait servi de sentinelle au dit poste. Ce jeune chien fut amené à Chambly où M. de Bergères fut commandant, et comme les avenues de ce dernier poste étaient souvent occupées par les Iroquois, il était difficile de donner et recevoir des nouvelles de Montréal. On s'aperçut que le jeune chien, lorsqu'il fut assez grand, avait fait quelques voyages à la Prairie de la Madeleine, où il y avait garnison, où il fut à la suite d'une chienne. Il fut reconnu par les soldats, qui en avertirent le commandant, craignant que quelque Français, avec qui il aurait pu venir, n'eût été pris par les Iroquois. On écrivit une lettre que l'on attacha au col du chien ; après lui avoir donné à manger, on le fustigea et on le mit hors du fort en le menaçant, si bien qu'il s'en fût à Chambly, où le trajet est de quatre lieues, et se rendit au fort, la lettre au col, que l'on lui ôta. Après en avoir fait la lecture, ils pensèrent à le renvoyer, lui mettant la réponse de la lettre au col, et on le fustigea, comme on avait fait à la Prairie, où il fut rendre la réponse. Par cette manière il fut établi postillon d'un poste à l'autre, ce que le commandant représenta à monsieur l'Intendant, lui demandant une ration pour lui, ce qui lui fut accordé, et fut incorporé sur les rôles des soldats sous le nom de monsieur dit Niagara. On trouva même le moyen de le faire vivre plusieurs années après

sa mort ; lorsque la revue se faisait, il était ou en course ou à la chasse. »

Dans le texte du même mémoire, publié par le gouvernement de Québec, il y a des variantes, mais c'est encore sous l'année 1704 que se rencontre le passage en question. On y lit :

« Vers 1688... souvent avait servi de sentinelle... ce que le commandant représenta à monsieur le commandant... Monsieur de Niagara... »

Hâtons-nous de dire que la Société Historique de Québec et le gouvernement provincial ont fait leur possible pour massacrer ce mémoire en l'imprimant ; j'y ai relevé près de cent fautes graves. Par dessus le marché, la dernière publication attribue ce travail à M. Chaussegros de Léry !

Si l'on veut savoir au juste la date où travaillait au nom de l'Etat le chien postillon que M. Margry fait courir de 1688 à 1704, il faut suivre la carrière de M. Des Bergères—ce que je ferai dans un prochain numéro du MONDE ILLUSTRÉ.

Les Français et les Allemands exercent de nos jours des chiens pour le service d'éclaircisseurs des armées. Je me demande quel procédé ils emploient dans l'éducation de ces quadrupèdes.

A Laprairie, c'était l'amour qui conduisait l'action.

Benjamin Sulte

NOS GRAVURES

L'UNIVERSITÉ LAVAL

Nous donnons une vue d'ensemble et le plan de l'édifice que doit construire l'Université Laval à Montréal, au coin des rues Sherbrooke, Saint-Denis et Ontario. Ce sera un véritable monument remarquable entre tous ceux qui ornent l'architecture de notre ville.

L'édifice sera en pierre et coûtera plus d'un million de dollars. Le plan est de style *Renaissance*, simple, non surchargé d'ornements, mais majestueux et d'un aspect élégant tout à la fois.

On redoutait beaucoup la conformation du terrain comme devant être un obstacle à l'exécution des plans de l'architecte, mais on s'est trompé, et MM. Perraud et Mesnard ont très heureusement su tirer parti de cet obstacle naturel pour faire ressortir davantage toutes les beautés de détails de sa conception architecturale.

L'édifice est divisé en quatre ailes différentes et sera à l'épreuve du feu.

Les murs extérieurs seront en pierre de taille ; les divisions en brique solide et le toit en métal.

Toutes les améliorations modernes en fait de chauffage, éclairage, ventilation, etc., seront réunies dans cet établissement.

Montréal peut se féliciter à bon droit d'avoir réussi à décider cette importante institution à bâtir dans ses murs. Cette succursale, dès ses débuts, prend tous les airs d'une maison principale qui, non-seulement donnera une éducation solide et chrétienne à nos enfants, mais sera une source de crédit et d'embellissement pour la ville, en même temps qu'un point d'attrait puissant pour les touristes et les voyageurs, qui trouveront là des collections complètes de beaux-arts, de peinture, de sculpture, etc.

Espérons que Laval verra à Montréal des jours brillants de paix et de prospérité, qui seront la juste récompense de son énergie et de ses sacrifices.

Légende du plan.—1. Chapelle ; 2. Le chœur ; 3. Les bancs ; 4. Salle de réception ; 5. Anti-chambre ; 6. Loge du portier ; 7. Escalier privé ; 8. Salle d'attente ; 9. Ditto ; 10. Anti-chambre ; 11. Salle de réunion (estrade) ; 12. Salle de réunion ; 13. W. C. ; 14. Escalier des caves ; 15. Ascenseur ; 16. Entrée principale ; 17. Vestibule ; 18. Escalier d'honneur ; 19. Appartements du Vice-Recteur ; 20. Voûtes du Vice-Recteur ; 21. Bureau du Vice-Recteur ; 22. Bureau du secrétaire ; 23. Salle de lecture ; 24. Salle d'attente des étudiants ; 25. Entrée de la Faculté de droit ; 26. Salle de lecture ; 27. Vestiaire ; 28. Pannetérie ; 29. Salle d'attente ;

30. Salle à manger particulière ; 31. Salle à manger ; 32. Laboratoire de chimie des professeurs ; 33. Laboratoire de zoologie des professeurs ; 34. Laboratoire de zoologie des étudiants ; 35. Laboratoire de minéralogie du professeur ; 36. Ditto des étudiants ; 37. Amphithéâtre (minéralogie et zoologie) ; 38. Amphithéâtre (chimie) ; 39. Amphithéâtre (Lettres) ; 40. Laboratoire de botanique ; 41. Anti-chambre ; 42. Laboratoire de chimie des Etudiants ; 43. Cour ; 44. Salle de lecture ; 45. Salle de lecture ; 46. Salle de dissection ; 47. Salle d'Anatomie ; 48. Salle de dissection particulière ; 49. Ditto ; 50. Salle des sujets ; 51. Pharmacie ; 52. Amphithéâtre ; 53. Salle du professeur d'histologie ; 54. Salle des instruments de chirurgie ; 55. Laboratoire d'histologie ; 56. Salle d'attente ; 57. Bibliothèque et musée.

GUILLAUME III, ROI DE HOLLANDE

S. M. Guillaume III (Alexandre-Paul-Frédéric-Louis) prince d'Orange-Nassau, Grand-Duc de Luxembourg, est né le 19 février 1817. Il a succédé à son père, le roi Guillaume II, le 17 mars 1849.

Il a épousé à la date du 18 juin 1839, Sophie Frédérique-Mathilde, fille de feu Guillaume I^{er} roi de Wurtemberg.

Veuf le 3 juin 1877, il s'est remarié le 7 janvier 1879, à Adélaïde-Emma, princesse de Waldeck-Pyrmont, né le 2 août 1858. De ce mariage est née S. A. R. la princesse Wilhelmine-Hélène-Pauline, née le 31 août 1880.

PRIMES DU MOIS DE DÉCEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de DÉCEMBRE, a eu lieu le 7 janvier, dans la salle de l'Union St-Joseph.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix,	No. 25,818.....	\$50
2e prix,	No. 13,053.....	25
3e prix,	No. 3,918.....	15
4e prix,	No. 39,416.....	10
5e prix,	No. 8,243.....	5
6e prix,	No. 18,058.....	4
7e prix,	No. 757.....	3
8e prix,	No. 22,463.....	2

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

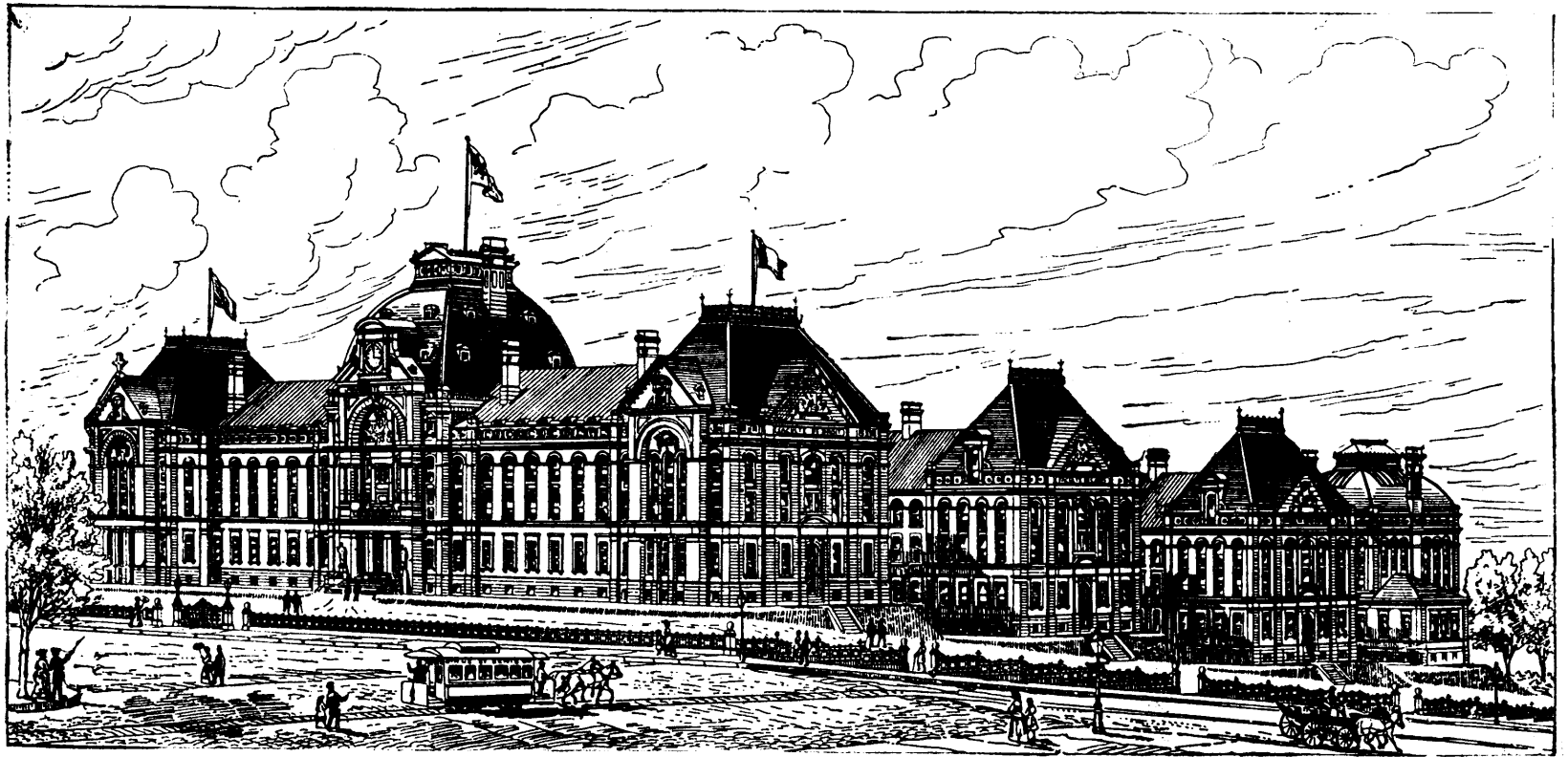
68	4,362	13,448	22,050	27,969	35,000
96	4,768	13,842	22,152	27,986	35,258
145	5,649	13,949	23,916	28,280	36,498
357	6,207	14,354	23,989	28,602	36,566
964	6,534	15,449	24,028	29,193	36,797
1,399	6,685	15,881	24,358	30,137	36,959
1,655	9,569	16,297	24,540	30,939	37,267
1,666	9,741	18,447	24,766	31,718	38,538
2,081	9,783	18,570	24,931	31,811	38,838
2,114	11,119	18,931	25,289	33,182	38,929
2,717	11,302	19,613	25,444	33,682	39,368
2,926	11,549	19,647	26,321	33,897	39,551
3,412	11,781	19,794	26,685	34,046	39,579
3,808	12,582	21,956	27,064	34,259	39,902
4,344	13,198				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de décembre, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants de nous l'envoyer au plus tôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

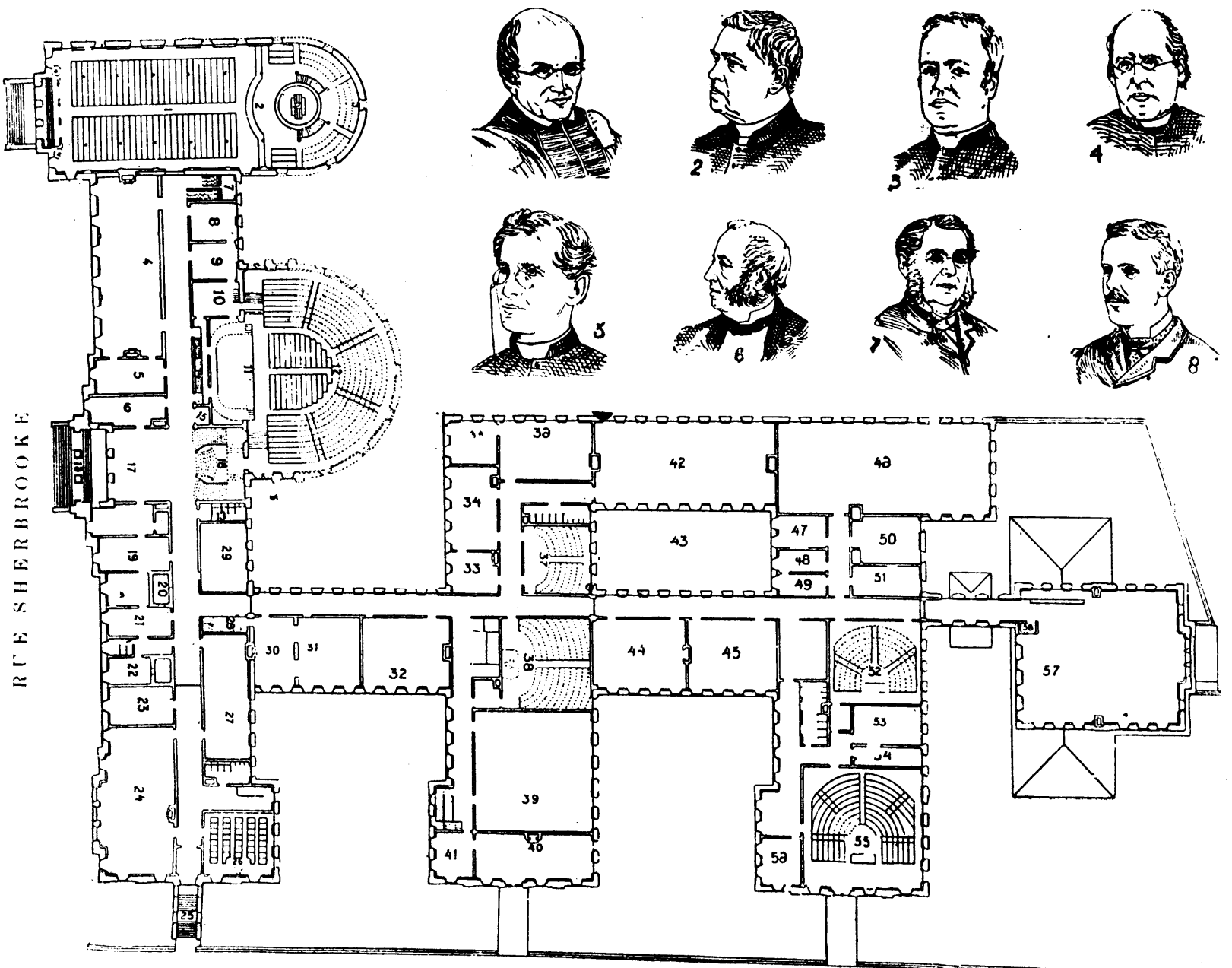
Nos abonnés de Québec pourront réclamer le prix de leurs primes chez M. F. Béland, No. 264, rue Saint-Jean, Québec.

C'est une lourde tâche de se dévouer à faire du bien à ceux qui s'obstinent à se faire incessamment du mal à eux-mêmes.—STRAFFORD.

Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour propre, il y reste encore bien des terres inconnues.—LAROCHÉFOUCAULT.



L'UNIVERSITÉ LAVAL DE MONTRÉAL (PROJETÉE)



1. Mgr Casault, premier recteur.—2. Mgr Paquet, recteur actuel.—3. Mgr Hamel, ex-recteur.—4. Mgr Méthot, ex-recteur.—5. M. l'abbé Marcoux, vice-recteur.—6. Hon. P. J. O. Chauveau, doyen faculté de droit.—7. Dr Rottot, doyen faculté de médecine.—8. H. Archambault, sec. faculté de droit

PLAN DU MONUMENT

LES ÉTOILES

RÉCIT D'UN BERGER PROVENÇAL.

Du temps que je gardais les bêtes sur le Luberon, je restais des semaines entières sans voir âme qui vive, seul dans le pâturage avec mon chien Labri et mes ouailles. De temps en temps, l'ermite du Mont-de-l'Ure passait par là pour chercher des simples ou bien j'apercevais la face noire de quelque charbonnier du Piémont ; mais c'étaient des gens nâifs, silencieux à force de solitude, ayant perdu le goût de parler et ne sachant rien de ce qui se disait en bas dans les villages et les villes. Aussi, tous les quinze jours, lorsque j'entendais, sur le chemin qui monte, les souliers du mulet de notre ferme m'apportant les provisions de quinzaine, et que je voyais apparaître peu à peu, au-dessus de la côte, la tête éveillée du petit *miarro* (garçon de ferme), ou la coiffe rousse de la vieille tante Norade, j'étais vraiment bien heureux. Je me faisais raconter les nouvelles du pays d'en bas, les baptêmes, les mariages ; mais ce qui m'intéressait surtout, c'était de savoir ce que devenait la fille de mes maîtres, notre demoiselle Stéphanette, la plus jolie qu'il y eût à dix lieues à la ronde. Sans avoir l'air d'y prendre trop d'intérêt, je m'informais si elle allait beaucoup aux fêtes, aux veillées, s'il lui venait toujours de nouveaux galants ; et à ceux qui me demanderaient ce que ces choses-là pouvaient me faire, à moi, pauvre berger de la montagne, je répondrais que j'avais vingt ans et que cette Stéphanette était ce que j'avais vu de plus beau dans ma vie.

Or, un dimanche que j'attendais les vivres de quinzaine, il se trouva qu'ils n'arrivèrent que très tard. Le matin, je me disais : « C'est la faute de la grand'messe ; » puis, vers midi, il vint un gros orage, et je pensai que la mule n'avait pu se mettre en route à cause du mauvais état des chemins. Enfin, sur les trois heures, le ciel étant lavé, la montagne luisante d'eau et de soleil, j'entendis parmi l'égouttement des feuilles et le débordement des ruisseaux gonflés les sonailles de la mule, aussi gaies, aussi alertes qu'un grand carillon de cloches un jour de Pâques. Mais ce n'était pas le petit *miarro*, ni la vieille Norade qui la conduisait. C'était..... devinez qui !..... notre demoiselle, mes enfants ! notre demoiselle en personne, assise droite entre les sacs d'osier, toute rose de l'air des montagnes et du rafraîchissement de l'orage.

Le petit était malade, tante Norade en vacances chez ses enfants. La belle Stéphanette m'apprit tout ça, en descendant de sa mule, et aussi qu'elle arrivait tard parce qu'elle s'était perdue en route ; mais à la voir si bien endimanchée, avec son ruban à fleurs, sa jupe brillante et ses dentelles, elle avait plutôt l'air de s'être attardée à quelques danses que d'avoir cherché son chemin dans les buissons. O la mignonne créature ! Mes yeux ne pouvaient se lasser de la regarder. Il est vrai que je ne l'avais jamais vue de si près. Quelquefois l'hiver, quand les trou-

peaux étaient descendus dans la plaine et que je rentrais le soir à la ferme pour souper, elle traversait la salle vivement, sans guère parler aux serviteurs, toujours parée et un peu fière... Et maintenant je l'avais là devant moi, rien que pour moi, rien que pour moi ; n'était ce pas à en perdre la tête.

Quand elle eut tiré les provisions du panier, Stéphanette se mit à regarder curieusement autour d'elle. Relevant un peu sa belle jupe du dimanche qui aurait pu s'abîmer, elle entra dans le parc, voulut voir le coin où je couchais, la crèche de paille avec la peau de mouton, ma grande cape accrochée au mur, ma crosse, mon fusil à pierre. Tout cela l'amusait.

— Alors, c'est ici que tu vis, mon pauvre berger ? Comme tu dois t'ennuyer d'être toujours seul ! Qu'est-ce que tu fais ? À quoi penses-tu ?...

J'avais envie de répondre : « A vous, mademoiselle, » et je n'aurais pas menti ; mais mon trouble était si grand que je ne pouvais pas seulement trouver une parole. Je crois bien qu'elle s'en

et jusqu'à la fin du jour je restai comme ensommeillé, n'osant bouger, de peur de faire en aller mon rêve. Vers le soir, comme le fond des vallées commençait à devenir bleu et que les bêtes se serraient en bêlant l'une contre l'autre pour rentrer au parc, j'entendis qu'on m'appelait dans la descente, et je vis paraître notre demoiselle, non plus ricieuse ainsi que tout à l'heure, mais tremblante de froid, de peur, de mouillure. Il paraît qu'au bas de la côte elle avait trouvé la rivière grossie par la pluie d'orage, et qu'en voulant passer à toute force elle avait risqué de se noyer. Le terrible, c'est qu'à cette heure de nuit il ne fallait plus songer à retourner à la ferme ; car le chemin par la traverse, notre demoiselle n'aurait jamais su s'y trouver toute seule, et moi je ne pouvais pas quitter le troupeau. Cette idée de passer la nuit sur la montagne la tourmentait beaucoup, surtout à cause de l'inquiétude des siens. Moi, je la rassurais de mon mieux :

— En juillet, les nuits sont courtes, maîtresse...

Ce n'est qu'un mauvais moment

Et j'allumai vite un grand feu pour sécher ses pieds et sa robe toute trempée de l'eau de la Sorgue. Ensuite, j'apportai devant elle du lait, des fromageons ; mais la pauvre petite ne songeait ni à se chauffer, ni à manger, et de voir les grosses larmes qui montaient dans ses yeux, j'avais envie de pleurer, moi aussi.

Pendant, la nuit était venue tout à fait. Il ne restait plus sur la crête des montagnes qu'une poussière de soleil, une vapeur de lumière du côté du couchant. Je voulus que notre demoiselle entrât se reposer dans le parc. Ayant étendu sur la paille fraîche une belle peau toute neuve, je lui souhaitai une bonne nuit, et j'allai m'asseoir dehors devant la porte...

Dieu m'est témoin que, malgré le feu d'amour qui me brûlait le sang, aucune mauvaise pensée ne me vint ; rien qu'une grande fierté de songer que dans un coin du parc, tout près du troupeau curieux qui la regardait dormir, la fille de mes maîtres, — comme une brebis plus précieuse et plus blanche que toutes les autres, — reposait, confiée à ma garde.

Jamais le ciel ne m'avait paru si profond, les étoiles si brillantes... Tout à coup, la clairovoie du parc s'ouvrit et la belle Stéphanette parut. Elle ne pouvait pas dormir. Les bêtes faisaient crier la paille en remuant, ou bêlaient dans leurs rêves. Elle

aimait mieux venir près du feu. Voyant cela, je lui jetai ma peau de bique sur les épaules, j'activai la flamme, et nous restâmes assis l'un près de l'autre sans parler. Si vous avez jamais passé la nuit à la belle étoile, vous savez qu'à l'heure où nous dormons, un monde mystérieux s'éveille dans la solitude et le silence. Alors les sources chantent bien plus clair, les étangs allument des petites flammes. Tous les esprits de la montagne vont et viennent librement ; et il y a dans l'air des frôlements, des bruits imperceptibles, comme si l'on entendait les branches grandir, l'herbe pousser. Le jour, c'est la vie des êtres ; mais la nuit, c'est la vie des choses. Quand on n'en a pas l'habitude, ça fait peur... Aussi, notre demoiselle était toute frissonnante et se serrait contre moi au moindre bruit.

Une fois, un cri long, mélancolique, parti de



C'était sa tête alourdie de sommeil, qui s'appuyait contre moi. — Page 294, col. 1

apercevait, et que la méchante prenait plaisir à redoubler mon embarras avec ses malices :

— Et ta bonne amie, berger, est-ce qu'elle monte te voir quelquefois ?... Ça doit être bien sûr la chèvre d'or, ou cette fée Estérelle qui ne court qu'à la pointe des montagnes...

Et elle-même, en me parlant, avait bien l'air de la fée Estérelle, avec le joli rire de sa tête renversée et sa hâte de s'en aller qui faisait de sa visite une apparition.

— Adieu, berger.

— Salut, maîtresse.

Et la voilà partie, emportant ses corbeilles vides.

Lorsqu'elle disparut dans le sentier en pente, il me semblait que les cailloux, roulant sous les sabots de la mule, me tombaient un à un sur le cœur. Je les entendis longtemps, longtemps ;

l'étang qui luisait plus bas, monta vers nous en ondulant. Au même instant, une belle étoile filante glissa par-dessus nos têtes dans la même direction, comme si cette plainte que nous venions d'entendre portait une lumière avec elle.

—Qu'est-ce que c'est ? me demanda Stéphanette à voix basse.

—Une âme qui entre en paradis, maîtresse ; et je fis le signe de la croix.

Elle se signa aussi et resta un moment la tête en l'air, très recueillie. Puis elle me dit :

—C'est donc vrai, berger, que vous êtes sorciers, vous autres ?

—Nullement, notre demoiselle. Mais ici nous vivons plus près des étoiles, et nous savons ce qui s'y passe et mieux que des gens de la plaine.

Elle regardait toujours en haut, la tête appuyée dans la main entourée de la peau de mouton comme un petit pâtre céleste :

—Qu'il y en a ! Que c'est beau ! Jamais je n'en avais tant vu... Est-ce que tu sais leurs noms, berger ?

—Mais oui, maîtresse... Tenez ! juste au-dessus de nous, voilà le *Chemin de saint Jacques* (la voie lactée). Il va de France droit sur l'Espagne. C'est saint Jacques de Galice qui l'a tracé pour montrer sa route au brave Charlemagne lorsqu'il faisait la guerre aux Sarrasins. Plus loin, le *Char des âmes* (la grande Ourse) avec ses quatre essieux resplendissants. Les trois étoiles qui vont devant sont les *Trois bêtes*, et cette toute petite contre la troisième c'est le *Charretier*. Voyez-vous tout autour cette pluie d'étoiles qui tombent ? ce sont les âmes dont le bon Dieu ne veut pas chez lui... Un peu plus bas, voici le *Pateau* ou les *Trois rois* (Orion). C'est ce qui nous sert d'horloge, à nous autres. Rien qu'en les regardant, je sais maintenant qu'il est minuit passé. Un peu plus bas, toujours vers le midi, brille *Jean de Milan*, le flambeau des astres (Sirius). Sur cette étoile-là, voici ce que les bergers racontent. Il paraît qu'une nuit *Jean de Milan*, avec les *Trois rois* et la *Poussinière* (la Pléiade), furent invités à la noce d'une étoile de leurs amies. La *Poussinière*, plus pressée, partit, dit-on, la première, et prit le chemin haut. Regardez-là, là-haut, tout au fond du ciel. Les *Trois rois* coupèrent plus bas et la rattrapèrent ; mais ce paresseux de *Jean de Milan*, qui avait dormi trop tard, resta tout à fait derrière, et furieux, pour les arrêter, leur jeta son bâton. C'est pourquoi les *Trois rois* s'appellent aussi le *Bâton de Jean de Milan*... Mais la plus belle de toutes les étoiles, maîtresse, c'est la nôtre, c'est *l'Etoile du Berger*, qui nous éclaire à l'aube quand nous sortons le troupeau, et aussi le soir quand nous le rentrons. Nous la nommons encore *Maguelonne*, la belle Maguelonne qui court après *Pierre de Provence* (Saturne) et se marie avec lui tous les sept ans.

—Comment ! berger, il y a donc des mariages d'étoiles ?

—Mais oui, maîtresse.

Et comme j'essayais de lui expliquer ce que c'était que ces mariages, je sentis quelque chose de frais et de fin peser légèrement sur mon épaule. C'était sa tête alourdie de sommeil qui s'appuyait contre moi avec un joli froissement de rubans, de dentelles et de cheveux ondes. Elle resta ainsi sans bouger jusqu'au moment où les astres du ciel pâlirent, effacés par le jour qui montait. Moi, je la regardais dormir, un peu troublé au fond de mon être, mais saintement protégé par cette clairo nuit qui ne m'a jamais donné que de belles pensées. Autour de nous, les étoiles continuaient leur marche silencieuse, dociles comme un grand troupeau ; et par moments je me figurais qu'une de ces étoiles, la plus fine, la plus brillante, ayant perdu sa route, était venue se poser sur mon épaule pour dormir.

ALPHONSE DAUDET.

C'est prodigieux tout ce que ne peuvent pas ceux qui peuvent tout ! — MME SWETCHENE.

Malheur à celui qui ne peut être seul un jour dans sa vie sans éprouver le tourment de l'ennui, et qui préfère, s'il le faut, converser avec des sots plutôt qu'avec lui-même. — XAVIER DE MAISTRE.

SOUVENIRS ET PLEURS

A MADEMOISELLE ANNA...

In each life some rain must fall,
Some days must be dark and dreary
LONGFELLOW.

Amie, il fait bien froid, et les soirs sont moroses ;
La neige sème au loin ses tremblotants flocons ;
Le givre à la ramure attachant les festons
Met au bord des vieux nids, perles et blanches roses.

Les grands arbres penchés gémissant dans la nuit
Et la cloche tintant quelque chanson plaintive,
Sanglotte dans sa tour... C'est l'heure fugitive,
Où mon cœur, se brisant, rêve et souffre sans bruit.

Je songe à tous nos morts, dormant sous une pierre,
Que bat le vent d'hiver ; je songe à l'orphelin,
Qui soupire, à genoux, dans son foyer sans pain.
Un nom mystérieux, le saint nom d'une mère.

Je songe aux parias qui traînent leur malheur
Au fond des carrefours, au seuil de nos chaumières
En demandant l'aumône, à des ingrats, leurs frères ;
Leur main est décharnée ; ils n'ont point de bonheur.

Enfin je songe à moi, dont la vie est amère,
Aux espoirs adores que je vois se flétrir,
Aux premiers printemps morts, pour ne plus renaître,
Je songe... et puis je pleure, en cachant ma paupière.

Je pleure ces serments, ces premières amours,
Avec leurs entretiens, sur les mousses chéries,
Avec leurs émotions, leurs longues rêveries
Et leurs chastes baisers, que l'on chante toujours.

Je pleure ces moments d'enfances ivresses,
Les jours de bohème, où le bonheur nous sourit,
Sur une lèvre rose ; où l'espérance dit,
" Amie, ô cœur de seize ans," pour narguer les tristesses.

Je pleure ces plaisirs, et ces folles gaités,
Ces blondes illusions, roses de l'existence,
Qui se fanent, hélas ! comme toute espérance
Et qui tombent du cœur, comme des bois froissés.

Comme toute feuillée, aux heures de novembre
Lorsque, la nuit il neige et que les cieux sont noirs,
Malgré moi je retourne à mes anciens beaux soirs ;
Je rêve en pleurant, seul, dans ma petite chambre.

Mais pourquoi remonter sur les flots du passé ?
Pourquoi, mon Dieu, rouvrir ces blessures saignantes
Qu'il nous faut arroser de larmes trop brûlantes ?
C'est qu'un cœur de vingt ans aime à se rappeler.

Epanouissements des chimères éteintes,
Amertumes sans nom des premières douleurs,
Petits billets chers, sourires de bonheurs
Bégaiements des amours, révélations saintes,

Des battements du cœur, en cueillant un baiser
En prenant une main — Ah ! vous choses bénies !
D'un coup d'aile le temps vous a toutes meurtries ;
Mais j'aime mieux souffrir que de vous oublier.

Mon âme est expirante et gémit en silence,
Tout s'assombrit, ma vie est un cruel fardeau !
Mais courage ! j'entends, comme un air de pipeau,
Qui soupire partout le vieux chant d'espérance.

J'ai vingt ans ! c'est trop tôt pour jeter un linceul,
Sur tout ce que j'aimais ; c'est trop tôt pour mourir.
J'ai des chagrins navrants qui me font défaillir ;
Le désespoir parfois me parle de cercueil.

Mon cœur saigne encore ; mais qui n'a pas son calvaire ?
Qui donc n'a pas tombé sous les coups du destin ?
Qui ne vous pleure pas, fleurettes d'un matin,
Chers bonheurs envolés, tendresses de naguère !

* * *

Dans le soleil de Mai, j'attends des jours joyeux,
L'hiver va secouer ces frimas sur ma peine ;
Et si tu veux m'aimer, à la saison prochaine
J'oublierai tout, amie, et serai plus heureux.

GODEFROID E. LANGLOIS.

Montréal, décembre 1887.

Les idées de ma vieille tante. — *Débouchage des flacons ou des carafes.* — O ma vieille tante ! Nous sommes quelquefois si embarrassés et ennuyés lorsque le bouchon des flacons se trouve pris dans le goulot, que nous venons à vous pour demander aide et savoir.

— Cela est si facile, mes enfants, que je m'empresse, au milieu de tous les moyens préconisés, de vous donner le meilleur.

Allumez un morceau de papier tordu et flambez, pendant une demi-minute, le col du flacon, en présentant successivement tous ses points à la flamme.

Après cette opération, vous enlèverez le bouchon sans peine.

COMMENT S'HABILLER



Manteau long, vue de côté

Manteau en matelassé de soie et velours, franges marabout et passementerie. Manteau ajusté derrière, floche devant, formant manches visite.

Deux très belles appliques de passementerie arrêtant les manches derrière, à la taille.

Une frange marabout entoure l'encolure et borde les deux côtés du devant qui joignent sur toute la longueur.

Une rangée de franges est posé au bord des manches.

LE TEMPS QU'IL FERA EN 1888

Un vieux proverbe affirme que le temps qu'il fait pendant les six derniers jours de l'année sera le temps des six premiers mois de l'année suivante, et que le temps qu'il fait les six premiers jours de l'année sera le temps des derniers six mois de l'année. Beaucoup de personnes prétendent avoir observé l'exactitude de ce pronostic.

Voici ce que dit la sagesse des nations :

S'il fait vent, nous aurons la guerre ;
S'il neige ou pleut, cherté sur terre ;
Si l'on voit épais les brouillards,
Mortalité de toutes parts.
Janvier de pluie est-il chiche ?
Il fait le paysan riche.
Quand sec est le mois de janvier,
Ne doit se plaindre le fermier.
Bien souvent, janvier et février
Comblent ou vident le grenier.

Veut-on quelques détails ? Le 1^{er} est une date critique pour la santé. Le vent, s'il en fait dans la nuit du 2, occasionnera bien des maladies parmi les hommes. Grande mortalité parmi les bestiaux, si la nuit du 3 est venteuse. Les anciens regardaient le 4 comme un jour malheureux. Le vent, s'il souffle dans la nuit du 5, est un signe de guerre. Le 6 est un jour critique pour la santé.

L'empereur de Chine, âgé de 16 ans, a un revenu annuel de \$50,000,000. Il dépensera \$10,000,000 à l'occasion de son mariage qui doit avoir lieu prochainement.

USAGES ET COUTUMES

APRÈS LE MARIAGE. — (Suite.)

C'est huit jours après la célébration du mariage religieux, que les lettres de faire-part sont envoyées aux personnes qu'on n'a pu inviter à la cérémonie pour cause d'éloignement. Car il est utile de dire ici qu'on prie d'assister à la bénédiction nuptiale de son fils ou de sa fille, tous les gens avec lesquels on se trouve en rapport (fournisseurs, ouvriers, anciens serviteurs), lorsqu'ils sont sur les lieux. C'est une preuve de bon goût de néliminer personne.

Les lettres de faire-part peuvent être jolies, très fantaisistes, voire même luxueuses, mais rien n'empêche de les faire très simples, tout unies.

On répond à cette lettre par l'envoi immédiat de sa carte de visite, adressée aux parents du marié ou de la mariée, non aux jeunes époux.

Ceux-ci, du reste, ne peuvent s'attendre à aucune sorte d'égards jusqu'au jour où ils font des visites, annonçant ainsi leur désir de se créer des relations en dehors du salon de leurs parents.

Ils ont écrit à chaque personne qui leur a envoyé un présent. Mais ces remerciements ne les dispensent nullement d'une visite au donateur, lorsqu'ils reparassent dans le monde.

S'il se trouve des célibataires masculins dans le nombre des personnes auxquelles ils doivent une visite, soit par déférence, soit pour les attirer chez eux, le mari se présente seul dans ces maisons.

Après les six semaines d'éclipse, les personnes qui ont assisté aux noces invitent à dîner le jeune couple et ceux des parents par lesquels elles ont été conviées au mariage. Ce dîner est toujours un repas de gala, c'est-à-dire que les amphitrions doivent faire de leur mieux, selon leur position de fortune.

Un employé ne pourrait recevoir comme un financier, mais les frais modestes qu'il aura faits équivaldront au déploiement de faste d'un homme riche.

Finissons ce chapitre en recommandant à la jeune mariée de sortir le moins possible, dans les premières années de son mariage, afin de ne pas donner lieu, si innocente qu'elle soit, à des interprétations fâcheuses. Pour faire des visites, si elle n'a ni mère, ni sœur aînée, elle se fera accompagner d'une amie plus âgée qu'elle, et d'un caractère sérieux. Encore moins peut-elle paraître seule à la promenade, au bal, au théâtre, elle serait souverainement déplacée sans son mari. Il n'y a guère qu'à l'église qu'on puisse la rencontrer sans être accompagnée; et encore vaut-il mieux qu'elle y recherche le voisinage d'une amie sûre.

ANN SEPH.

LES PREMIERS SOINS

LE FAUX CROUP

Symptômes. — La maladie débute la nuit. Elle est presque toujours le résultat d'un refroidissement qui a passé inaperçu. L'enfant se réveille très agité, en proie à une toux rauque très bruyante. Sa respiration est entrecoupée et sifflante, sa voix éteinte; le visage est congestionné, les yeux hagards. La crise cesse après une demi-heure ou une heure et demie mais elle peut revenir la nuit suivante.

Elle récidive fréquemment. La maladie se termine ordinairement par la guérison, au bout de quelques jours. Le faux croup se différencie du croup, 1^o par l'absence des fausses membranes; 2^o par le début soudain. Il n'y a pas d'engorgement des ganglions du cou et la fièvre n'est pas constante.

En attendant le médecin. — Appliquer sur le cou des cataplasmes très chauds, faire respirer à l'enfant des vapeurs d'eau chaude, lui faire avaler un peu d'eau gommeuse glacée, lui administrer un vomitif à l'ipéca.

LE BON CONSEILLER.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
Huile d'Olive en 1/2 pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & Cie

10-RUE DE BRESOLES-10

BATISSES DES SŒURS) MONTREAL

On demande des Agents

POUR PLACER DES

Articles de Pepinière Canadienne

Des hommes honnêtes, courageux, âgés de 25 ans et plus, pourront se procurer de l'ouvrage pour les

DOUZE MOIS PROCHAIN.

Expérience inutile. On donne tous les renseignements nécessaires, nous prenons à SALAIRE FIXE et nous payons les dépenses. Adresse (donner âge et envoyer photographie)

STONE & WELLINGTON.

242, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

J. W. BEALL, Gérant.

Les Arrangements spéciaux.

Pepinières Fonthill, Ont. Etablies en 1842 465 acres, les plus grandes pepinières du Canada.



Chester's Cure!

Pour la Toux
L'Asthme Bronchites Rhumes
Catarrhe
Enrouements Etc., etc.

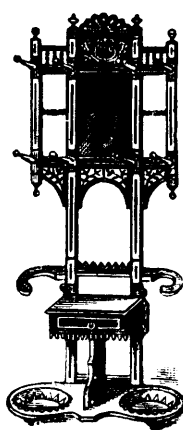
LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER.

461, rue LaGauchetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00
petite boîte..... 50



Meubles de fantaisie pour les Fetes

Meubles pour Salons en groupes de 3 à 6 morceaux.

Chaises en bois plié de Vienne (Autriche).

Chaises en jonc de Chine, nouveaux genres.

Tables, Ecrétaires, Tabourets, etc., etc.

—CHEZ—

Wm. KING & Cie.,

NO 652, RUE CRAIG

VENTE SPECIALE DE

Fourrures pour les Fetes!

Un assortiment complet de Casques de toutes formes et de toutes grandeurs pour hommes, femmes et enfants, ainsi que Capots en pelletteries, Manchons, Bagodes, Colletteries, Col, Bordures pour Manteaux, Gants, Mitaines, Souliers, etc., le tout de première qualité.

Vous pourrez faire réparer vos pelletteries dans les derniers goûts et dans des prix qui défient toute compétition. N'oubliez pas de faire une visite au grand entrepôt de fourrures de

LORGE & Cie.,

NO 21, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

CHAPEAUX!

Demandez à voir l'assortiment considérable de

LAINAGES,

Tels que Châles de choix, Capelines élégantes et articles de tous genres.

Manchons en peluches tous nouveaux fait sur commande.

Etoffes à robes, la fureur du jour à New-York et très appréciées à Montréal.

Les femmes élégantes sont surtout priées de visiter nos salons.

Nos prix ont été spécialement réduits afin de diminuer notre stock.

Nous invitons les DAMES de ne pas manquer de faire des achats exceptionnels, surtout en fait de

MANTEAUX,
MANCHONS,
CHAPEAUX,
LAINAGES,
ETC., ETC.

Mille CHAMPAGNE,

1648, RUE SAINTE-CATHERINE

Rhumes, Toux, Asthme, Oppressions,

ETC., ETC.,

Guéris infailliblement par l'usage de

L'Elixir Pulmonaire Balsamique

PRÉPARÉ PAR

PICAULT & CONTANT

PHARMACIENS

1475—RUE NOTRE-DAME—1475

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent

SAVONS MEDICINAUX

DU

Dr V. PERRAULT

Ces savons qui guérissent toutes les Maladies de la Peau sont aujourd'hui d'un usage général; les médecins les recommandent à leurs patients, et des milliers de certificats attestent leur efficacité.

Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, Rife, Hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

Numéros et Usage des Savons

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 2—Détersif. Est propre à nettoyer les plaies et les ulcères, et favorise la cicatrisation.

Savon No 3—Contre les lentes, poux, morpions, etc.

Savon No 4—Pour les ulcères syphilitiques, chancres, etc.

Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 6—Pour la teigne.

Savon No 7—Pour maladie de la barbe.

Savon No 8—Contre les taches de rousseur et le masque.

Savon No 9—Contre les rhumatismes.

Savon No 10—Ce savon est employé pour faire disparaître la grosse gorge.

Savon No 11—Désinfectant.

Savon No 12—Nous recommandons ce savon d'une manière toute particulière pour le rife.

Savon No 13—Pour les crevasses.

Savon No 14—Surnommé à juste titre, savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 15—Dentifrice. Ce savon est de beaucoup supérieur à toutes les pâtes et poudres pour nettoyer les dents.

Savon No 16—Contre les moustiques, maringouins, mouches noires, etc.

Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse, disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables et cela dans les cas les plus chroniques.

Savon No 19—Pour les animaux. Contre la gale, blessures, etc.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Si votre marchand ou droguiste ne les tient pas veuillez en envoyer le prix (25cts) à l'adresse ci-dessous et ils vous seront expédiés franco, par la malle.

ALFRFD LIMOGES, St-Eustache, P. Q.

AMELIORATION!

A la demande d'un grand nombre de personnes, nous venons d'ouvrir un dépôt de la célèbre EAU DE ST-LEON chez M. A. Lefebvre, No 1834, rue Sainte-Catherine, où l'on pourra toujours s'en procurer au verre, par une pompe automatique et hydraulique, au prix modique de trois cents le verre.

E. MASSICOTTE & FRERE.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 339.—ENIGME

Quand je suis petit, je suis vert ;
A vieillir je jaunis.
On m'arrache, on me lie,
On me délie, on me casse les os,
On me met dans l'eau,
Je sers à table
Les gens respectables
Et je les sers jusqu'au tombeau.

No 340.—CHARADE

Sans mon Premier nul ne vivrait. |vait
Atteint de mon Dernier, naguère, on ne pou-
Vivre longtemps. Et quand la bataille se livre
Qui manque de mon Tout est indigne de vivre.

SOLUTIONS :

No 337.—Le mot est : Franche-Comté.
No 338.—Notre Dame de Paris.

ONT DEVINÉ :

Mlle Eugénie Cinq-Mars, Montréal ; M. L.
Dugré, Mlle Louisa Nault, Québec.

LE JEU DE BILLARD

Description du coup qui a paru dans le No
192 du MONDE ILLUSTRÉ

Le coup peut se faire de diverses manières
par ex mple de bille à bille ou par la bande
du fond, ou bande première, ou même encore
par le travers avec effet contraire ; mais la
manière la plus sûre, la plus usuelle et qui
donne naturellement la série a été indiquée
par le tracé.

Il faut attaquer sa bille sans effet, viser la
rouge au quart à droite et bien allonger le
coup de queue, de façon à faire le tour du bil-
lard et, pendant que la rouge vient douce-
ment se réunir aux deux blanches près du
coin, comme il est indiqué.

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes
attaquées des Bronches. Il dégage infaillible-
ment et aisément le foie et les poumons ; fait
expectorer sans effort, même sans tousser, et
ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

A. I. F. BRUNETTE
2461, rue Notre-Dame, Montreal

A tous ceux qui ne croient pas

AUX PROPRIETES DE

L'EAU SAINT-LEON

QUÉBEC, 14 OCTOBRE, 1887.

A la Compagnie d'Eau St-Léon,

MESSIEURS.—J'ai souffert pendant cinq ans
du Rhumatisme, de la Goutte, et j'ai employé
un grand nombre de remèdes, mais sans pou-
voir obtenir de soulagement, lorsqu'enfin je
commençai à faire usage de L'EAU MINÉ-
RALE DE SAINT-LEON, nouvellement
puisée des sources. J'ai trouvé que c'était un
excellent remède ; elle m'a donné une complète
satisfaction. Je conseille vivement aux autres
de l'employer pour ces sortes de maladies.

L. A. BOISVERT,

Propriétaire du Restaurant Commercial,
Président de l'Association des hôteliers
licenciés de Québec

Signé d'avant moi,
OWEN MURPHY, M. P., J. P.

Cette eau célèbre est vendue par tous les
pharmaciens et épiciers à 25 cts le gallon.

En vente aussi en gros et en détail au

DÉPOT CENTRAL :

No 54, PLACE VICTORIA,
A. POULIN, Gerant.

AUX ANNONCEURS

Pour \$20, nous publierons une annonce de
dix lignes dans un million de numéros des
principaux journaux américains et cette publi-
cation aura lieu dans un délai de dix jours. Ce
prix établit le taux à un cinquième de cent la
ligne pour mille de circulation !

Cette annonce paraîtra dans un seul numé-
de chaque journal et, par conséquent, passera
sous les yeux de un million d'acheteurs de dif-
férents journaux ; — ou cinq millions de lec-
teurs, s'il est vrai, comme on l'a déjà dit, que
chaque journal acheté est lu par au moins cinq
personnes en moyenne. Dix lignes font environ
75 mots. Adressez copie d'annonces et chèque,
ou envoyez 30 cents pour un livre de 176 pages,
GEO. P. ROWELL & CO, 10 SPRUE ST.,
New-York.

Specialites de la nouvelle maison

DUPUIS & LABELLE

DEPARTEMENT DES DAMES :

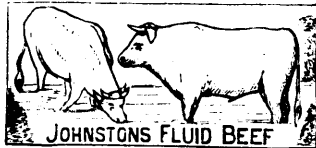
Modes Françaises, Anglaises, Américaines. Etoffes à Robes et à Manteaux de la der-
nière nouveauté.

DEPARTEMENT DES MESSIEURS :

Tweeda, Draps, Tricots Français, Anglais, Ecosais dans les patrons les plus fashion-
nables. Tailleurs et Modistes de première classe. Tapis, Prêlarts, Nets à Rideaux, ainsi que
toutes garnitures de maison, à un seul et bas prix, à la nouvelle Maison

DUPUIS & LABELLE

Coin des rues Sainte-Catherine et Jacques-Cartier, en face de la Banque d'Epargne



Le Fluid Beef de Johnston

A subi les épreuves des années et a prouvé
qu'il était le

GRAND FORTIFIANT DU MONDE

ETRENNES! ETRENNES!!

Le plus beau choix de Livres d'Etrennes et d'Articles de Fantaisie se trouve à la Librairie

C. O. BEAUCHEMIN & FILS,

256-258, RUE SAINT-PAUL, MONTREAL

Livres illustrés, Albums d'Images en grande variété, Livres de Piété, reliures riches. Articles
Religieux, Chapelets, Médailles, Médillons et Croix. — Albums pour photographies, Albums
à Autographes, Sacs pour Dames (Satchels), Flacouniers pour parfums, garnitures pour gants
et mouchoirs (dernières nouveautés parisiennes), etc. — On répond, par retour de la maille, à
toute demande de renseignements.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES DE LIVRES D'HISTOIRES

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 — RUE SAINT-LAURENT — 18

MONTREAL

CHEZ S. A. DE LORIMIER
(SUCCESSEUR DE KEMP)

Corps et Caleçons en laine de 50 cts en mont-
tant. Chaussettes en mérinos ou en laine ex-
tra, valeur 25c. Chemises faites à ordre.
1700, rue Notre-Dame, 2me porte de
l'église Notre-Dame

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu
le troisième mercredi de
chaque mois

\$60 000

SERONT TIRÉS

LE 18 JANVIER PROCHAIN

COÛT DU BILLET :

PREMIÈRE SÉRIE..... \$1.00
DEUXIÈME SÉRIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,

Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES

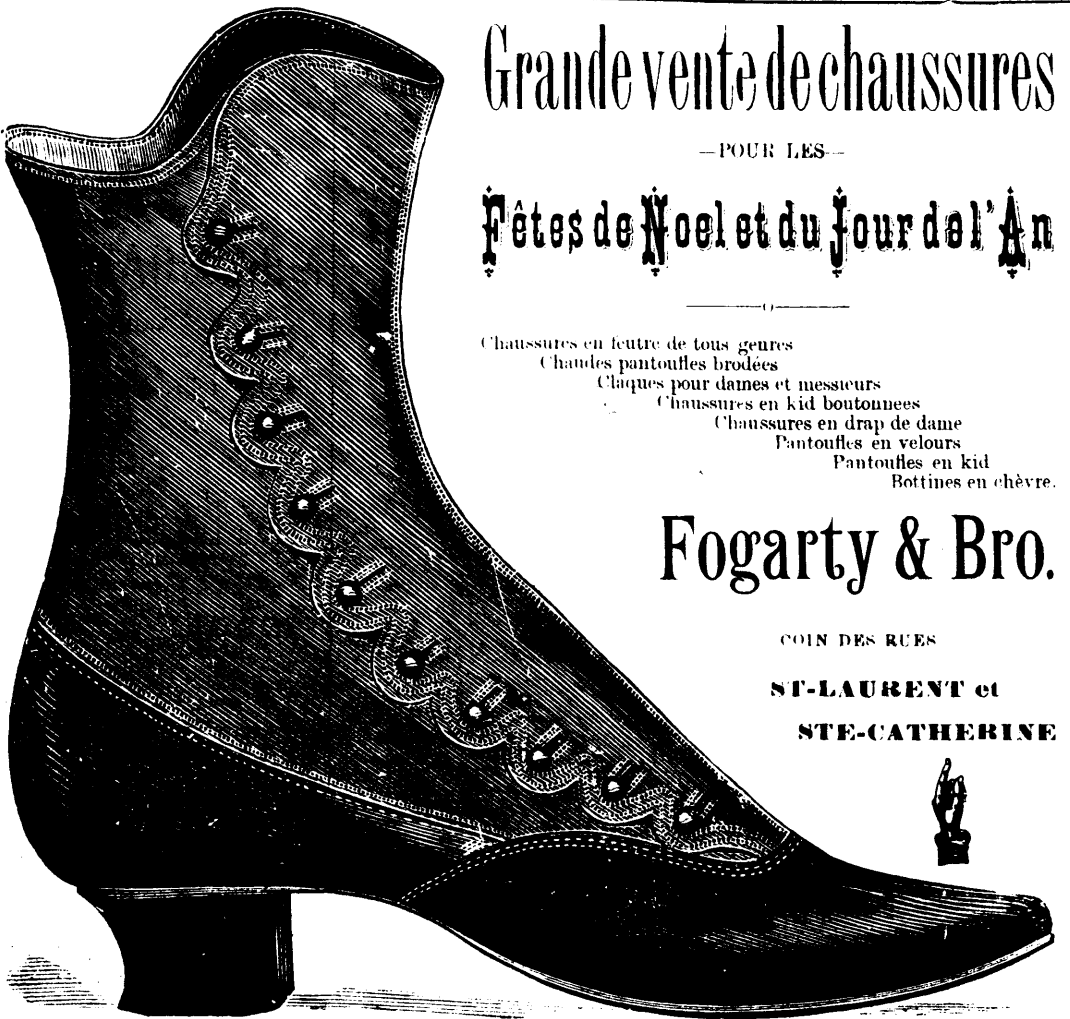
MONTREAL

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

No 28, rue Saint-Jacques, Montréal

Chaussures en Kid : \$1.00



Grande vente de chaussures

— POUR LES —

Fêtes de Noël et du Jour de l'An

- Chaussures en feutre de tous genres
- Chaudes pantoufles brodées
- Châques pour dames et messieurs
- Chaussures en kid boutonnées
- Chaussures en drap de dame
- Pantoufles en velours
- Pantoufles en kid
- Bottines en chèvre.

Fogarty & Bro.

COIN DES RUES

ST-LAURENT et

STE-CATHERINE

Chaussures en Kid : \$1.00

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 14 janvier 1888

PAULINE

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS—(Suite)

Il y a des siècles qu'on ne vous a vu! vous me faites un peu l'effet d'un revenant!
—Méchante, vous m'avez oublié!
—Vous savez le proverbe, baron: *Les absents ont tort!*... c'est surtout avec nous autres femmes que le proverbe est vrai...

—Pensiez-vous donc ne me revoir jamais?
—Est-ce la vérité qu'il faut vous répondre?
—Certes!
—Eh! bien, franchement, je vous croyais disparu si bien que vous ne reparâtriez plus... j'avais dit: *Un homme à la mer!* et je vous supposais noyé...

—Me regrettiez-vous, au moins?... donniez-vous une larme à la mémoire du plus passionné de vos serviteurs?

—Il y a si longtemps!... ma foi, je ne m'en souviens guère mais, à propos, baron, qu'êtes-vous devenu? mon Dieu, je vous de mande cela... j'ai peut-être grand tort... mais, pour peu que ma question soit indiscrete, je m'empresse de la retirer...

—Indiscrète, chère Cydalise! rien ne saurait l'être venant de vous! j'avais quitté Paris...

—Ah! vous avez le goût des voyages?

—Je ne voyageais pas...

—Mais alors que faisiez-vous donc?

—Une bonne œuvre...

—Vous, baron! une bonne œuvre! ah! c'est invraisemblable!

—Et cependant, rien n'est plus vrai...

—Peut-on la connaître, cette bonne œuvre?...

—Je servais de bâton de vieillesse à un mien oncle, fort respectable...

—Un oncle à succession?...

—Naturellement.

—Et vous l'avez quitté, ce digne parent?...

—Hélas!... c'est lui qui m'a quitté le premier!

il repose... que Dieu ait son âme!...

—Et, l'héritage?...

—L'héritage m'est échu...

—Mes compliments, baron, car, s'il faut en croire les *on dit*, vous aviez grand besoin d'être remis à flot... la somme est-elle ronde au moins?

—Elle est de trois millions... répondit Lascars de l'air du monde le plus dégagé.

—Trois millions! répéta Cydalise en changeant de visage, vous avez trois millions?...

—Mon Dieu, oui... sauf une bagatelle... j'avais laissé derrière moi cent mille écus de dettes, et je viens de les payer en arrivant, car j'arrive et je fais aujourd'hui ma rentrée dans le monde...

—Mais alors vous voilà plus riche que vous ne l'avez jamais été!

—Oh! beaucoup plus riche, ma toute belle...

—Vous allez de nouveau mener grand train?
—Je ne suis revenu à Paris que pour cela...
—Vous jetterez, comme autrefois, l'argent par les fenêtres...

—Je le jetterai mieux qu'autrefois... à quoi bon ménager? j'ai deux autres oncles en province, quand ils seront mûrs, j'irai les cueillir...

Cydalise saisit le bras de Lascars et le serra familièrement et surtout très affectueusement.

—Ah! cher baron, s'écria-t-elle ensuite avec une touchante effusion, je ne sais comment vous dire combien je suis ravie du bonheur qui vous arrive, ni de quelle façon vous témoigner ma joie et la part que je prends à cette heureuse chance que vous méritez si bien!

—Cette bonne Cydalise! répliqua Lascars dont la physionomie mobile exprima l'émotion la plus vive. Enfin je la retrouve! ah! ma toute belle, sûr de vos sympathies comme je l'étais, je n'ai point été dupe de la petite comédie de froideur que vous m'avez jouée tout à l'heure! Je vous sais incapable d'abandonner jamais un ami malheureux!

—Ah! c'est bien vrai, baron, ce que vous dites là! reprit la jeune femme, et vous me connaissez à merveille! je ne sais pas faire de phrases, moi! pour juger mon dévouement à mes amis, il faut

—Ah! fit-il ensuite d'une voix agitée, si j'osais comprendre! si je ne craignais de céder trop vite à la plus charmante, à la plus enivrante des chimères! Cydalise, Cydalise, répondez moi! ce silence adorable comment faut-il l'interpréter?..

—Cher baron, soupira la nymphe avec des poses ingénues qu'elle croyait irrésistibles, vous êtes trop généreux pour abuser d'un trouble que je voudrais en vain vous cacher... au nom du ciel, ne m'interrogez plus...

—Vos désirs sont pour moi des ordres, ô ma divinité! répliqua Lascars, mais cet entretien qui m'enchanté, j'irai le reprendre à vos pieds...

Et, tout bas, il ajouta:

—La comédie a réussi!... Cydalise est domptée! je n'ai plus rien à craindre!...

XLIX

Le baron de Lascars, au souper, fut placé en face de Philippe Talbot.

Pendant la plus grande partie du repas il observa le vieillard, et il fut frappé de la justesse des observations du chevalier de La Morlière à son sujet.

Il était impossible d'en douter, le vieillard cherchait dans l'orgie non pas le plaisir, mais l'oubli. Il voulait s'étourdir et il n'y parvenait qu'à peine.

Un valet, debout derrière lui, versait dans son verre les vins les plus capiteux; il vidait sans relâche ce verre incessamment rempli, et cependant nul symptôme d'ivresse n'apparaissait sur son visage, car aucun excès ne pouvait entamer cette nature de granit et d'acier, inébranlable et indestructible...

Après le souper, on joua.

Lascars ne toucha pas une carte et se retira de bonne heure. La présentation était faite, il avait ses entrées dans la rue Culture-Sainte-Catherine, il pouvait compter sur l'obéissance aveugle de

La Morlière, il se sentait certain désormais de conduire jusqu'à son dénoûment terrible le drame préparé par lui...

Le lendemain Lascars quitta Paris pour quelques heures, non par la voiture publique de Saint-Germain, mais avec un carrosse de louage, qu'il laissa dans une auberge de Bougival et il se rendit pédestrement à la maisonnette du Bas-Prunet, portant un écrin rempli de bijoux, premier cadeau du fiancé à sa fiancée.

Il trouva Pauline, sinon triste, du moins rêveuse, mais la jeune fille se reprocha bien vite sa froideur involontaire et elle s'efforça de témoigner, en revoyant son mari futur, plus de joie qu'elle n'en éprouvait réellement.

—Chère Pauline, dit Roland à la jeune fille lorsque sa visite lui parut suffisamment prolongée, il me faut vous quitter encore!... plaignez-moi!... j'ai besoin de tout mon courage pour m'éloigner de vous! mais je puis ma force dans la certitude que bientôt nous ne nous séparerons plus...

—Allez, mon ami... répondit Pauline en tendant à son fiancé sa main charmante qu'il appuya contre ses lèvres, la séparation n'existe déjà plus entre nous, car en votre absence, ma pensée est avec vous...

La pauvre enfant vivait loin du monde... elle



Philippe Talbot, quittant sa place, venait de bondir jusqu'à lui.—Page 52, col. 2.

le mettre à l'épreuve, et je vous ai prouvé le mien plus d'une fois, à votre insu...

—De votre part, rien ne peut m'étonner! apprenez-moi bien vite tout ce que je vous dois...

—Vous n'ignorez pas qu'en ce monde on a la cruelle habitude d'attaquer les absents...

—Je ne le sais que trop... surtout quand les absents sont ruinés, ou passent pour l'être...

—Lorsqu'on vous attaquait devant moi, il fallait m'entendre et me voir...

—Ange de bonté, vous preniez ma défense?...

s'écria Lascars en proie à un véritable transport d'enthousiasme.

—Je la prenais du bec et des ongles! et je m'animais! la colère s'emparait de moi! j'injuriais vos détracteurs avec une violence sans égale, si bien qu'ils me disaient parfois: *Pour soutenir ainsi le baron, envers et contre tous, il faut que vous soyez amoureuse de lui!*...

—Ils vous disaient cela, Cydalise?...

—Textuellement...

—Et que répondiez-vous?...

—Je ne répondais pas... murmura la nymphe d'Opéra en baissant les yeux d'un air modeste et presque confus.

Ce fut au tour de Lascars de presser doucement le bras de la jeune femme.

ne savait point mentir, elle ignorait le grand art des femmes. L'art de mettre les paroles et l'accent dans un accord parfait. Ses lèvres seules venaient de parler; son cœur n'avait pas dicté sa réponse.

Pour un homme aussi profondément expérimenté que Lascars, la fausse note était manifeste.

—Allons, se dit-il en côtoyant la Seine dans la direction de Bougival, dût mon amour-propre en souffrir, aucune illusion n'est possible!... il faut bien me l'avouer, cette petite fille m'adore beaucoup moins que je ne l'avais cru d'abord!... Peu m'importe, d'ailleurs!... il ne s'agit point en tout ceci d'une passion, mais d'une affaire... L'amour et les millions vont rarement de compagnie. Pauline deviendra ma femme... c'est tout ce qu'il me faut.

Lascars, en causant ainsi avec lui-même, atteignit la rustique auberge de la mère Durocher, auberge qui se trouvait située, nous le savons, presque en face du Moulin-Rouge.

Il échangea quelques paroles avec la veuve à laquelle il emprunta l'un de ses bateaux pour traverser la rivière, et il arriva en quelques minutes à la première marche de son petit débarcadère.

Sauvageon, attiré par le bruit, sortit du vieux bâtiment; en apercevant son maître, il multiplia les exclamations de joie.

—Ah! mille charretées de diables, petits et gros! s'écria-t-il, quelle jouissance! voilà deux jours qui m'ont semblé plus longs qu'une année tout entière!... foi de bon garçon, je commençais à me figurer que monsieur ne reviendrait pas!...

—Ainsi, vous êtes satisfait de me revoir, compère Sauvageon? demanda Lascars.

—J'en suis transporté d'allégresse! Je ne sais pas comment ça se fait, mais je ne veux plus quitter monsieur...

—Voilà qui se trouve à merveille, car je suis venu tout exprès pour vous chercher. Etes-vous en état de m'accompagner dès aujourd'hui?...

—J'irai au bout du monde s'il le faut...

—Vous êtes donc guéri complètement?...

—Oui, de fond en comble.

—Eh bien, nous partirons dans une heure...

—Monsieur me permet-il de lui demander si nous irons bien loin?...

—A Paris.

Sauvageon fit une légère grimace.

—On dirait que cela ne vous convient pas, continua Lascars.

—Avec monsieur, tout me convient, seulement, j'ai peur...

—De quoi?...

De rencontrer les *Lapins*... mes anciens clients, j'ai dans l'idée que ces gredins-là me feraient un mauvais parti.

—Soyez sans inquiétude, si vous les rencontrez par hasard (ce qui me paraît invraisemblable), ils ne pourront vous reconnaître sous une livrée splendide.

—Je vais donc porter la livrée?...

—Oui. Cela ne vous humiliera point, j'imagine.

—Ah! monsieur! c'était mon rêve!... avec dix à douze aunes de galon sur le corps, on a tout de suite l'air de quelque chose!... le premier venu, saura rien qu'en me regardant, que j'ai la gloire d'approcher un personnage d'importance.

—Vous aurez soin, à l'avenir, de m'appeler monsieur le baron... reprit Lascars.

—Monsieur est baron!... s'écria Sauvageon tout rayonnant. tonnerre!... quel honneur pour moi!... Je sollicite de monsieur le baron une grâce, une faveur, un bienfait.

—Lequel?

—Que monsieur le baron daigne me tutoyer...

—Rien de plus facile, et je commence à l'instant même... tu es un coquin réjouissant!

—Monsieur le baron me comble, foi de Sauvageon, je ne me sens pas d'aise.

—A propos, je te baptise.

—Ah! par exemple, voilà une fameuse idée!... je ne pouvais pas souffrir mon nom. Comment m'appellerai-je à l'avenir?

—Je te donne à choisir entre *Lafleur* et *Jasmin*.

—Je n'hésite pas, monsieur le baron, je choisis *Jasmin*, c'est joli, c'est coquet, c'est délicat, ça embaume!... Voilà un nom qui doit plaire aux femmes!... depuis que je le porte je me trouve mignon.

Lascars et le nouveau *Jasmin* (que nous continuerons à désigner sous l'appellation de Sauva-

geon lorsque nous aurons à parler de lui) fermèrent la porte du Moulin-Rouge et prirent le chemin de Paris, où ils s'installèrent dans un petit logement garni, loué l'avant-veille par le baron.

Ce dernier, à peine arrivé, fit sa toilette et se rendit à l'hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine. Il n'y avait ce soir-là ni jeu, ni souper. Hermine figurait à l'Opéra dans un ballet nouveau, et Philippe Talbot montait en voiture pour aller l'applaudir.

Il offrit une place dans sa loge à Roland qui s'empressa d'accepter, et qui, pendant ce tête-à-tête de quelques heures, déploya toutes les ressources de son esprit brillant, et mit en œuvre ses roueries les plus transcendantes pour faire la conquête du vicillard.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il en vint complètement à bout, et que Philippe Talbot (qui n'était rien moins qu'un homme ordinaire) apprécia selon leur valeur la haute courtoisie du baron, l'exquise urbanité de ses manières, sa conversation étincelante et variée, et lui témoigna d'une façon cordiale le plaisir qu'il éprouvait en sa compagnie et son vif désir d'entamer avec lui des relations intimes et fréquentes.

Lascars se montra touché et reconnaissant; il parla chaleureusement de la sympathie soudaine et irrésistible qu'il avait éprouvée dès d'abord pour Philippe Talbot, et il promit de devenir l'un des plus assidus parmi les commensaux de l'hôtel.

—Quoique jeune encore, ajouta-t-il, j'ai vécu beaucoup, j'ai trop vécu peut-être, et je trouve maintenant plus de fatigue que de puissance dans les joies mondaines et dans les réunions bruyantes. Je viendrai donc vous chercher de préférence lorsque vous serez seul; nous pourrions alors causer longuement et familièrement comme aujourd'hui... Le soir, ne comptez pas sur moi... au milieu de vos fêtes, ma présence vous serait inutile car nous serions toujours séparés l'un de l'autre par la foule qui se presse autour de vous...

—Voilà de bonnes paroles! répondit Philippe Talbot d'une voix émue. Elles me prouvent que c'est pour moi, et rien que pour moi, que vous viendrez!... vos visites me rendront heureux, mon cher baron, oh! bien heureux, et chacune d'elles vous sera comptée comme une action charitable, car la solitude est lourde, croyez-le, au vicillard sans famille qu'entourent de nombreux parasites, mais qui, jusqu'à ce soir, n'avait pas un ami...

Ces derniers mots furent prononcés avec un profond accent de mélancolie.

—Ah! monsieur, murmura Lascars, vous jugez sévèrement le monde!... vous le voyez sous de sombres couleurs!...

—Je le vois tel qu'il est... je le juge avec une expérience acquise à mes dépens et chèrement payée... j'ai passé l'âge des illusions et je sais qu'un vide absolu succéderait d'une heure à l'autre à l'empressement qu'on me témoigne, si les fêtes que je donne et l'or que je répands n'attiraient dans mes salons une foule avide et indifférente.

—Ce que vous dites peut être vrai, monsieur, en thèse générale, répliqua Lascars, mais il doit y avoir des exceptions...

—Je n'en connais pas...

—Monsieur, murmura Lascars en jouant l'émotion avec un talent de premier ordre, inimitable, prenez la main que je vous tends, c'est une main loyale, l'ami si longtemps attendu, ce sera moi, si vous le permettez...

Philippe Talbot pâlit visiblement sous son rouge.

Une agitation quasi fébrile s'empara de lui. Ses yeux se remplirent de larmes, ses deux mains s'étendirent tremblantes vers Lascars, et il ne put que prononcer d'une voix à peine distincte ces deux mots:

—Merci... j'accepte...

Lascars commanda à son visage de rester muet et de ne point refléter l'orgueilleux triomphe qui s'épanouissait dans son âme, et il se dit tout bas:

—La partie est gagnée!...

L

La partie était en effet gagnée si parfaitement qu'au bout de huit jours à peine Philippe Talbot

ne pouvait plus se passer de son nouvel et intime ami.

Lascars, de son côté, semblait goûter chaque jour un plaisir plus vif dans la société du vicillard, auquel il consacrait toutes les heures qu'il ne passait point au Bas-Prunet près de sa fiancée.

Il avait fait l'acquisition d'un cheval de race barbe, aussi remarquable par son énergie que par la beauté de ses formes, et trois fois par semaine il franchissait avec une rapidité presque fantastique les quatre lieues qui séparaient Paris de la maisonnette de Pauline Talbot.

A chacune de ses visites il offrait à la jeune fille quelque nouveau présent d'une richesse et d'une élégance incontestables. Pauline accueillait ces preuves d'amour avec un sourire résigné plutôt que joyeux; madame Audouin poussait des cris d'enthousiasme, et s'extasiait pendant des heures entières sur la galanterie et sur le bon goût d'un fiancé si parfait, si incomparable.

—Ah! chère enfant de mon cœur, murmurait-elle à l'oreille de l'orpheline, en l'embrassant avec cette tendresse exubérante qui débordait en elle, ah! chère enfant, que tu seras heureuse!

Pauline était bien loin d'envisager l'avenir sous des couleurs aussi riantes, mais comme elle ne voulait point troubler la joie de sa gouvernante, et comme d'ailleurs la tristesse vague qui la dominait ne reposait sur aucun fondement sérieux, elle balbutiait:

—Oui, ma bonne Audouin... bien heureuse...

—Tu n'oublieras jamais, je l'espère, que tu me dois ton bonheur... reprenait la digne femme. Car enfin tu hésitais, ma chérie, et j'ai vu presque le moment où, sans moi, tu refusais net... Eh! mon Dieu, c'est naturel, après tout! dans ses jeunes cervelles, il y a tant de folie et si peu de raison!

Pauline répondait doucement:

—Tu m'aimes comme m'aurait aimée ma mère et je n'oublierai rien de ce que je te dois, sois en sûre...

Madame Audouin embrassait de nouveau l'orpheline, et détournait la tête pour essuyer ses yeux remplis de larme d'allégresse et d'attendrissement.

Lascars, lui, s'apercevait de plus en plus de la froideur persistante de Pauline Talbot, et de l'involontaire éloignement qu'elle essayait en vain de lui dissimuler.

Il s'étonnait bien un peu de la manière brusque, imprévue, sans transition, dont cette froideur et cet éloignement avaient remplacé la vive sympathie que lui témoignait la jeune fille lorsqu'elle ne voyait en lui qu'un frère, qu'un ami, qu'un sauveur, et pas encore un futur époux, mais nous savons déjà qu'il ne s'en préoccupait point outre mesure, et nous connaissons les raisonnements grâce auxquels il s'en consolait.

Revenons à Paris.

Un jour, quinze jours environ après le long entretien de Philippe Talbot et de Lascars, ce dernier rentra plus tôt que de coutume dans le petit logement meublé qu'il occupait avec Sauvageon.

Il avait la physionomie animée, le sourire radieux, l'œil étincelant d'un triomphateur. Evidemment quelque chose de très heureux pour lui venait de se passer.

—Jasmin... dit-il en traversant l'antichambre.

—Monsieur le baron?

—Suis-moi... j'ai à te parler...

Sauvageon s'empressa d'obéir.

—Je t'ai promis de faire ta fortune... commença Roland.

—Voilà une chose que je n'aurai garde d'oublier murmura le valet.

—Le moment approche où ma promesse se réalisera.

—Ah! monsieur le baron quelle bonne nouvelle.

—Ton rôle va commencer... il sera facile... si tu le joues avec intelligence et conscience, le résultat ne se fera point attendre et dépassera tes espoirs les plus ambitieux...

—Quelque chose qu'il faille faire, je suis prêt, et monsieur le baron sera content de moi.

—Nous nous séparons demain.

—Comment, s'écria Sauvageon, monsieur le baron m'éloigne de sa personne?...

—Oui... momentanément... mais tu ne me quitteras que pour me mieux servir.

—A la bonne heure!... si c'est comme ça, tout est bien... où monsieur le baron m'envoie-t-il?

—Tu vas faire partie de la maison d'un homme très riche... un vieillard... M. de La Boisière... tu arrives à Paris... tu étais en province, dans la Touraine, au château d'Orval, premier valet de chambre de l'un de mes parents éloignés, le comte d'Orval, qui vient de mourir... te rappelleras-tu ces noms?...

—Le château d'Orval... le comte d'Orval... la Touraine, oh! parfaitement, j'ai bonne mémoire...

—Je t'ai recommandé vivement à M. de La Boisière, continua Lascars, je lui ai répondu de toi, et il te prend à son service en qualité de second valet de chambre... ton nouveau maître, ne t'adressera probablement aucune question... Si par hasard il t'interrogeait, tu pourrais lui répondre en toute assurance selon ton inspiration du moment, puisque personne ne serait là pour te démentir...

—Que monsieur le baron soit tranquille... je m'en tirerai sans embarras...

—Je te recommande d'être peu communicatif dans tes rapports avec les autres valets, tes camarades. Il n'y aurait pas grand mal à passer vis-à-vis d'eux pour un sournois... Ne leur parle de moi d'aucune manière... il est bon qu'ils ignorent que ma recommandation t'a fait admettre. Lorsque tu me verras à l'hôtel, ne sois pas avec moi ni plus empressé, ni plus respectueux qu'avec les autres serviteurs.

—Je me conformerai, religieusement à ces prescriptions... En dehors de cela, qu'aurai-je à faire?

—Ton service auprès de ton maître, d'une façon très zélée et très assidue.

—J'entends bien, mais je demande ce qu'il faudra faire pour être utile aux intérêts particuliers de monsieur le baron?...

—Absolument rien qu'attendre mes ordres et te tenir prêt et agir quand tu les auras reçus.

—Si c'est là tout mon rôle, il n'est pas malaisé.

—Il est possible qu'il le devienne, d'une heure à l'autre, plus que tu ne peux le prévoir en ce moment... il me reste maintenant à t'adresser une recommandation de très haute importance.

—Je l'écoute de toutes mes oreilles

—Tu vas te trouver dans une maison riche, et je te crois la main légère...

—Ah! monsieur le baron! murmura Sauvageon avec dignité.

—Ce n'est point un reproche que je formule, c'est une opinion que je manifeste, répondit Lascars en souriant, et les opinions sont libres... veille donc sur tes instincts pillards!... ne succombe pas à la tentation, lors même que les occasions les plus belles s'offriraient à toi! lors même que des bourses pleines d'or sembleraient égarées dans tous les coins!... Ceci est indispensable, et la moindre infraction à cette règle amènerait infailliblement la ruine de nos communes espérances.

—Monsieur le baron, répliqua Sauvageon d'un ton convaincu, je me couperais sans hésiter la main droite plutôt que de lui laisser faire de cinq doigts un mauvais usage...

—Je prends acte de ta promesse, dit le baron, et je compte, dans ton intérêt comme dans le mien, que tu ne l'oublieras point... voici quelques louis; rends-toi tout de ce pas chez un fripier, et fais l'emplette d'un costume noir complet pour remplacer ma livrée que tu ne peux porter plus longtemps... je vais, pendant ton absence, écrire la lettre d'introduction que tu remettras demain matin à M. de La Boisière...

Le lendemain, en effet, Sauvageon, ou plutôt Jasmin, vêtu de drap fin de la tête aux pieds comme un huissier de ministère, faisait son entrée à l'hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine.

Philippe Talbot lui trouvait la physionomie suspecte, le regard fuyant, la mine hypocrite d'un renard qui flairait un poulailler, mais il se disait à lui-même :

—Il ne faut point juger les gens sur l'apparence, et, puisque le baron de Lascars me répond de ce valet, c'est que le pauvre diable vaut mieux que sa figure...

Presque chaque jour Roland et le chevalier de La Morlière se rencontraient en un lieu convenu à l'avance, et de temps en temps ils prenaient ensemble leur repas au cabaret du *Chariot d'Or*, où leur connaissance s'était faite.

Un soir, trois semaines après la présentation de Lascars à Philippe Talbot, le chevalier arriva d'un air sombre et presque sinistre à la taverne de la rue Saint-Honoré. Il avait les sourcils froncés, l'œil mauvais, le teint pâle, la lèvre querelleuse, bref, toute la mine d'un homme mécontent de lui-même et des autres...

Lascars était arrivé depuis quelques minutes et venait de s'asseoir à une petite table au fond de la grande salle à peu près vide

—Eh! bon Dieu, chevalier, dit le baron en riant, que vous est-il donc arrivé?... d'honneur, vous avez ce soir un visage lugubre à porter le diable en terre!

—Par la mordieu, il y a de quoi! répliqua le jeune homme d'un ton roide.

—Expliquez-vous! reprit Roland, dites-moi quelle infortune inouïe vous a si complètement foudroyé... Enfin, qu'avez-vous?

Pour toute réponse, La Morlière frappa sur ses poches.

Aucun son métallique ne s'en échappa.

—Qu'entendez-vous? demanda-t-il.

—Rien.

—Eh! bien, voilà justement ce que j'ai: je n'ai plus rien...

—Comment, vos quatre mille livres?...

—Évanouies! évaporées! disparues! il n'y a plus rien sous! est-ce assez de guignon! suis-je assez malheureux!

—Peste! le fait est que vous allez bien! trente-quatre mille livres en moins d'un mois! Tudieu! quel gouffre! savez-vous qu'à dévorer ainsi les billets de banque, vous dépassez de beaucoup Cléopâtre, qui du moins ne buvait qu'une perle par an! la fortune tout entière de Philippe Talbot ne durerait pas une année entre vos mains...

—C'est possible, mais le jour viendra, et ce jour est proche, où je prendrai largement ma revanche, et où je regagnerai en une heure beaucoup plus que je n'ai perdu!

—Je le souhaite pour vous, chevalier...

—Mais, reprit La Morlière, en attendant je suis à sec! complètement à sec... vous comprenez, mon cher baron, ce que cela veut dire...

—Je comprends que vous avez compté sur moi.

—Naturellement...

Lascars secoua la tête, de l'air d'un homme qui trouve la chose moins naturelle que son interlocuteur ne veut bien le dire.

—Comment? demanda vivement le chevalier, est-ce que je n'ai pas le droit de compter sur vous?

—Non, certes, puisque vous avez déjà reçu de moi une avance de quatre mille livres, et que je ne vous ai encore rien demandé en échange...

—Sans doute, mais il existe entre nous une convention, et je suis prêt à en remplir les clauses. J'ai renoncé presque entièrement au projet dont nous avons parlé il y a quelques semaines, dit Lascars d'un air indifférent.

—Ah! baron, s'écria La Morlière, est-il bien possible qu'un homme positif comme vous ait des irrésolutions dont une femmelette serait honteuse!... je vous croyais incapable de ces défaillances!...

—Ah! ça, vous tenez donc beaucoup à vous battre avec ce pauvre Philippe Talbot? demanda Roland.

—Je n'y tiens pas le moins du monde, au contraire... seulement je tiens plus que je ne saurais le dire à gagner l'argent promis.

—Eh! bien, soit... la rencontre aura lieu, puisque vous le désirez si fort...

—Grand merci... mais songez que j'ai hâte... ne me faites pas trop attendre.

—Soyez tranquille, vous attendrez peu! Soupe-t-on ce soir à l'hôtel?...

—Oui.

—Eh! bien, la provocation peut avoir lieu aujourd'hui même... dinons légèrement, chevalier, nous souperons rue Culture-Sainte-Catherine...

—Vous m'accompagnerez donc?

—Bien entendu.

—Et, vous êtes certain que Philippe Talbot me provoquera?...

—Aussi certain que je le suis de vous voir en ce moment vis-à-vis de moi...

—Mais quel sera le prétexte de la scène violente que vous prévoyez?

—Il vous suffira pour amener cette scène de vous conformer exactement à mes instructions...

—Seront-elles longues et compliquées?

—Non, elles seront courtes et simples.

—Quand me les donnerez-vous?

—Tout de suite.

—Qu'aurai-je à faire?...

—Porter une santé, et raconter une courte histoire...

—Une santé, dites-vous... laquelle?

—La santé de Caïn...

LI

—La santé de Caïn... répéta le chevalier de La Morlière avec un étonnement profond.

—Tout simplement... répondit Lascars.

—Je ne comprends pas.

—Vous n'avez pas besoin de comprendre...

—Et l'histoire qu'il faudra que je raconte?

—Je vais vous la dire... vous n'avez qu'à la répéter.

La conversation du baron et du chevalier se prolongea pendant quelque temps encore, puis les deux hommes se séparèrent pour aller s'occuper de leur toilette, et au bout d'une heure à peu près ils firent leur entrée, mais non point ensemble, dans l'hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine.

En traversant le vestibule, Roland rencontra Sauvageon qui le salua de façon très humble; il lui fit signe de s'approcher, et tandis que le valet le débarrassait de son *surtout*, il lui dit d'une voix basse :

—Fais en sorte d'être sur mon passage cette nuit... il est indispensable que je te parle avant de quitter l'hôtel.

—J'aurai soin de sortir le moins possible de ce vestibule, murmura Sauvageon, et je guetterai le départ de monsieur le baron.

—C'est bien...

Roland franchit le seuil du premier salon, déjà plein de monde, car les invitations de Philippe Talbot, avaient été, ce jour-là, plus nombreuses que de coutume.

Philippe, dont la haute taille dominait les groupes, aperçut Lascars; une expression de joie se peignit sur son visage fardé comme celui d'une danseuse; il traversa rapidement la foule pour marcher à la rencontre du nouvel arrivant, et lui dit, en lui serrant la main avec effusion.

—Voilà certes une bonne fortune que je n'espérais pas, et dont je suis heureux et reconnaissant!... merci d'être venu, cher baron!... merci, d'autant plus que je sais combien peu de plaisir vous trouvez dans les réunions mondaines.

—Ma présence ici, est à peine volontaire... répondit Roland avec un sourire. Je me suis senti ce soir horriblement triste, et le désir impérieux de me voir auprès de vous, mon ami, s'est emparé de moi.

—Pourquoi cette tristesse dont vous me parlez? demanda Philippe avec empressement.

—Je ne le sais pas moi-même.

—Avez-vous eu quelque sujet de peine on d'ennui depuis ce matin?

—Aucun... c'est à votre sujet, mon ami, que cette inquiétude vague et sans cause s'est emparée de moi... J'avais comme un pressentiment... il me semblait que quelque chose de funeste allait vous arriver... Ceci est absurde, c'est clair, mais je n'en éprouvais pas moins le besoin de vous voir pour me rassurer tout à fait.

Philippe Talbot serra de nouveau la main de Lascars.

—Cher baron, murmura-t-il, à son oreille, vous êtes un cœur d'or, et vous me faites penser, non sans un attendrissement profond, à la fable si touchante du bon La Fontaine.

—Laquelle? demanda Lascars.

—Celle des deux amis du Monomotapa.

Le baron allait répondre. Il en fut empêché par le chevalier de La Morlière qui s'approcha pour saluer le maître du logis.

Ce dernier lui rendit son salut avec une visible nuance de froideur, et le chevalier pironnant sur ses talons, se perdit dans la foule.

—Connaissez-vous ce jeune homme? demanda Philippe Talbot au baron.

—Oh! fort peu... répondit Lascars, je sais cependant qu'il appartient à une excellente famille et qu'il se nomme le chevalier de La

Morlière... Il me semble, mon ami, que vous l'avez accueilli tout à l'heure d'une façon quelque peu dédaigneuse...

—Il vous semble bien... ce gentilhomme (car il est en effet bon gentilhomme) ne possède, m'a-t-on dit, aucune espèce de ressources honorables, il ne se soutient à Paris qu'à l'aide de moyens honteux et de friponneries de toutes sortes; sa réputation est exécrable déjà, quoiqu'il soit très jeune, et ceux qui le connaissent tiennent pour certain qu'ayant mal commencé il finira plus mal encore... C'est d'aujourd'hui seulement que je sais tout cela, et les renseignements que j'ai reçus, venant de personnes sérieuses, m'inspirent une confiance absolue; bref, ce garçon, malgré sa naissance, ne saurait être admis dans la maison d'un honnête homme... Cependant, j'éviterai tout esclandre compromettant, je n'adresserai point la parole ce soir au chevalier de La Morlière, et demain matin, il recevra chez lui l'avis officieux de ne plus se présenter à l'hôtel. Je pense que vous m'approuvez ?

—Je vous approuve entièrement, répliqua Lascars; rien ne me semble plus sage que le parti que vous prenez.

Et il se dit tout bas à lui-même :

—Il était temps d'agir!... un jour de plus, et le succès devenait incertain.

—Du reste, continua Philippe Talbot, ce La Morlière m'a toujours déplu, malgré la beauté de son visage et l'élégance de sa tournure... je lui trouvais je ne sais quoi de faux dans le regard et de venimeux dans le sourire... On ne m'étonnerait point en m'apprenant qu'il est mon ennemi, quoique je ne lui aie jamais fait de mal.

—Si telle est votre pensée, répondit vivement Lascars, vous avez tort, selon moi, de tolérer sa présence ici, ne fût-ce que pendant une heure... voulez-vous que je le prenne à l'écart, et qu'à l'instant même je le congédie ?

—Gardez-vous en bien, cher baron!... s'écria le vieillard, je ne veux ni bruit, ni scandale, je vous le répète, et les choses s'arrangeront demain d'une façon toute pacifique...

—Vous êtes le maître, mon ami!... Que votre volonté soit faite!...

Le maître d'hôtel vint annoncer que le souper était servi.

On passa dans la salle à manger, chacun prit sa place selon sa fantaisie autour de la vaste table chargée de lumières, de fleurs, de cristaux, et d'une orfèvrerie splendide.

Philippe Talbot avait retenu Lascars pour le faire asseoir à sa droite, en témoignage d'estime et d'affection.

Le chevalier de La Morlière se trouvait à l'un des bouts de la table, entre deux femmes jeunes et jolies.

Dès l'abord, le repas fut très-animé. Une gaieté fiévreuse animait les convives, et les vins d'Espagne et d'Ay, versés sans relâche rendaient de minute en minute cette gaieté plus bruyante.

Trois personnes cependant ne prenaient qu'une part très incomplète à l'entrain général. Ces trois personnages étaient Philippe Talbot, Roland de Lascars et le chevalier de La Morlière.

Le souper touchait à sa fin. Le dessert venait d'être placé sur la table.

Plusieurs convives prirent la parole les uns après les autres et portèrent successivement des santés galantes, accueillies avec une inépuisable faveur.

Depuis quelques instants le chevalier de La Morlière était en proie à une agitation que personne ne remarquait, excepté Lascars. Sa figure devenait tour à tour écarlate et livide, et de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front et sur ses tempes à la racine de ses cheveux.

Tout à coup, il saisit dans un rafraîchissoir de vermeil, une bouteille d'Ay frappé; il remplit son verre d'une façon si brusque et d'une main si tremblante, qu'un flot de vin s'échappa du cristal, jaillit sur la nappe, et, chose plus grave, inonda les robes éclatantes des voisines du chevalier, ce qui provoqua tout à la fois le rire et la colère de ces jolies filles.

Aussitôt après, La Morlière se leva, visiblement ému.

—A mon tour, mesdames et messieurs!... dit-il d'une voix rauque, mais très forte, faites-moi raison, tous! je bois à la santé de Caïn!

Un mouvement de surprise générale suivit cet étrange toast.

Philippe Talbot tressaillit et se souleva à demi sur son siège, comme si l'étincelle d'une machine électrique venait de le toucher. En même temps ses traits se contractèrent et prirent une expression effrayante.

Lascars se pencha vivement vers lui.

—Mon ami, lui demanda-t-il, qu'avez-vous ?

—Je n'ai rien... répondit le vieillard d'un ton presque farouche, que voulez-vous que j'aie ?

Tandis que ces quelques mots s'échangeaient à voix basse entre le baron et le maître du logis, les convives exprimaient tout haut leur étonnement à propos des incompréhensibles paroles prononcées par La Morlière.

—Que veut-il dire?... s'écriaient les uns.

—Quelle est cette folie lugubre ? demandaient les autres.

—Chevalier, mon ami, tu as l'ivresse peu réjouissante!

La Morlière, toujours debout, imposa silence d'un geste impérieux aux acclamations et aux interpellations qui s'élevaient autour de lui.

—Vous ne me comprenez pas, reprit-il. Oh! mais vous ne me comprenez pas du tout... Eh! mordieu! je le sais bien! mais soyez tranquilles: je vais m'expliquer!... Vous vous figurez que Caïn n'existe plus, et qu'il est mort aux temps bibliques... Mes amis, c'est une erreur!... Caïn est vivant; Caïn est riche; il a table ouverte, il vous invite, et vous tenez à grand honneur d'être de ses amis!... un jour un homme est venu lui dire: *Je suis perdu si tu ne me tends la main!... Sauve-moi! sauve mon enfant!...* Cet homme était son frère... Caïn a répondu: *Va-t'en!... je ne te connais pas!...* le frère est mort dans l'abandon... l'enfant, sans doute a suivi son père!... Caïn, plus riche que jamais, vit en joie et donne des fêtes! Allons, mes amis, buvez tous! buvez à la santé de Caïn, et quand vous aurez bu, j'arracherai le masque, et je vous dirai: *Voilà l'homme!*

En prononçant ces derniers mots, La Morlière porta son verre à ses lèvres.

Il n'eut pas le temps de le vider.

Philippe Talbot, quittant sa place, venait de bondir jusqu'à lui comme un jaguar, et brisait sur les dents du jeune homme le cristal fragile en balbutiant, d'une voix étouffée par la fureur:

—Ah! misérable! misérable!...

LII

On comprend quelle impression de stupeur et d'épouvante cette violence foudroyante produisit non-seulement sur celui qui en était victime, mais encore sur les spectateurs d'une scène à tel point inattendue.

Personne, excepté Lascars, ne connaissait les événements auxquels le chevalier venait de faire allusion.

Personne n'avait deviné que par le nom exécrable et maudit de *Caïn* il prétendait désigner Philippe Talbot...

Personne, enfin, ne s'expliquait l'effrayante colère du vieillard, et comme cette colère semblait sans motif, on l'attribuait généralement à un soudain accès de démence...

La Morlière, en exécutant les clauses abominables du pacte intervenu entre lui et Roland de Lascars, s'attendait bien à une provocation, mais non point à une agression si brusque et si terrible.

Son premier mouvement fut de saisir le couteau placé devant lui sur la table, et de s'élaner pour frapper Philippe Talbot, mais plusieurs personnes se précipitèrent entre le jeune homme et le vieillard, et formèrent une muraille vivante qui les empêcha de se rejoindre.

La Morlière se débattait avec une fureur indicible entre les mains qui l'enlaçaient, et criait d'une voix à peine distincte, en essuyant ses lèvres sanglantes, déchirées par les fragments du cristal:

—Laissez-moi! laissez-moi! je veux le taer! j'en ai le droit...

On lui maintint les bras et on parvint à lui arracher son couteau.

Se voyant désarmé, il se calma tout à coup, et on l'entendit murmurer, comme se parlant à lui-même:

—C'est bien... Je le tuerais demain...

Pendant ce temps, une confusion inouïe régnait dans la vaste salle à manger. Tout le monde parlait à la fois. Les femmes poussaient les hauts cris.

Cette confusion et ce brouhaha durèrent quelques minutes; puis Philippe Talbot, rentré complètement en possession de son sang-froid, domina le tumulte et dit d'une voix ferme et sonore:

—Je vous demande pardon à tous de ce qui vient de se passer... j'aurais dû me souvenir de ce que je devais à mes hôtes, et, par respect pour eux, remettre à plus tard le châtimement d'une insulte impardonnable... je n'ai pas été le maître de moi-même... j'ai ieu tort... encore une fois, recevez mes excuses, et songez que certains outrages rendent impuissante la volonté la plus forte...

Un silence général accueillit ces paroles.

Philippe Talbot continua:

—Monsieur de La Morlière, je me tiens pour offensé mortellement, et j'exige de vous une prompt réparation.

—Je pourrais discuter l'offense... répliqua le chevalier avec ironie, je pourrais soutenir que la main qui frappe répondant à une parole de gentilhomme par une violence de laquais, constitue la seule et véritable insulte, je pourrais réclamer le choix de l'arme et du jour, le choix de l'heure et du terrain... Mais tout m'est égal pourvu que je me venge et que ma vengeance arrive vite!... Soyez donc l'offensé, monsieur Talbot de La Boissière, j'y consens!... j'accepte d'avance ce que vous déciderez, pourvu que vous ne me fassiez point languir...

—Soyez tranquille, dit le vieillard, vous ne languirez pas... je choisis l'épée

Les yeux du chevalier étincelèrent.

—Va pour l'épée!... murmura-t-il.

—Nous nous battons demain, continua Talbot.

—J'y compte!...

—Au bois de Vincennes...

La Morlière fit un signe affirmatif.

—A huit heures du matin, poursuivit le vieillard, et le lieu du rendez-vous sera la grille la plus proche du pavillon du garde, du côté de Saint-Mandé...

—C'est entendu... dit le chevalier.

Philippe Talbot se tourna vers Lascars et vers un autre gentilhomme, qui se trouvaient l'un et l'autre à côté de lui.

—Monsieur le baron de Lascars, monsieur le comte de Guibray, leur demanda-t-il, me ferez-vous l'honneur de me servir de témoins ?

—Oui, certes, et de grand cœur!... répondirent à la fois Roland et M. de Guibray.

—Merci, messieurs... je n'attendais pas moins de votre bienveillance courtoisie.

La Morlière prit à partie deux jeunes gens et leur adressa la même requête. Tous deux accueillirent cette demande par un refus, dans la crainte bien naturelle de paraître prendre parti contre l'hôte à la table duquel ils s'asseyaient un instant auparavant.

Philippe Talbot comprit le motif de ce refus et il en apprécia toute la délicatesse.

—Acceptez, messieurs, dit-il, c'est moi qui vous en prie... bien loin de me blesser, vous me ferez honneur... je serai certain, du moins, de trouver une loyauté parfaite chez les témoins de mon adversaire...

—Puisqu'il en est ainsi, monsieur, répliqua l'un des jeunes gens, nous nous mettrons avec empressement aux ordres du chevalier de La Morlière.

Aussitôt que les préliminaires d'une rencontre pour le lendemain furent arrêtés, les convives, n'ayant plus rien d'immédiat à apprendre, et convaincus qu'après ce qui venait d'avoir lieu, la fête ne pouvait se prolonger, se retirèrent rapidement et silencieusement, et au bout de quelques minutes l'hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine n'avait d'autres hôtes que le maître de la maison, le baron de Lascars le comte de Guibray.

Il fut convenu que les deux témoins arriveraient le lendemain matin, à sept heures précises à l'hôtel de la rue Culture-Sainte-Catherine, pour de là se rendre à Vincennes dans le carrosse de Philippe Talbot.